DOES NOT CIRCULATE

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE

DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

BELLARMINE LIBRARY
St. Mary's College
ST. MARYS, KANSAS

SOIXANTE-CINQUIÈME ANNÉE (7e Série)

DOES NOT CIRCULATE

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE

DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

BX
802
.A442
t.65
1955

TOME SOIXANTE-CINQUIÈME

(JANVIER à DECEMBRE 1955)

ST. LOUIS UNIVERSITY LIBRARIES
School of Divinity Library
St. Louis, Missouri 63108

LANGRES

Imprimerie de l'AMI DU CLERGE, 4, rue Claude-Gillot

MCMLV

41755

65e ANNÉE (7e série) N° 1 6 JANVIER 1955

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique
Codirecteur

« Ma main dans ta main... »

Vous avez tous lu, chers Confrères, ce titre du dernier livre que publie l'infatigable Pierre l'Ermite. N'est-ce pas le résumé et l'idéal de toute vie sacerdotale ? *Dominus regit me !...*

Ne formulons donc pas d'autres vœux. Mais que, durant toute cette année, tous ensemble, du Directeur de l'*Ami* au plus lointain de nos abonnés, dans l'épreuve ou dans la joie, dans le succès apostolique comme dans l'échec momentané, nous puissions reprendre la parole du psaume (LXXIII, 23-26) :

Mais moi, je suis toujours auprès de toi,
tu as saisi ma main droite ;
par ton conseil tu me conduiras
et avec gloire tu me prendras...
Dieu est le rocher de mon cœur et ma part à jamais.

A. Rozier. F.-M. Catherinet.

Langres, 3 janvier 1955

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. La conversion de l'Angleterre. — II. L'année mariale en Angleterre. — III. Les luthériens allemands en 1954. — IV. Ce que fut l'Encyclopédie. — V. L'affaire John. — VI. De retour des prisons soviétiques. — VII. Espoirs religieux en U.R.S.S. — VIII. Vladimir Solovief et l'Eglise universelle. — IX. Réouverture de Santa Maria antiqua. — X. Le centenaire de la découverte de sainte Cécile. — XI. Le témoignage de Gaïus. — XII. Une mort très émouvante.

I

La conversion de l'Angleterre

L'un des fruits les plus évidents de l'œcuménisme, c'est l'intérêt que nous portons aux possibilités de *réunion des Eglises*. Nous faisons des prières pour cela. S'il est une chose bien évidente, c'est que l'œcuménisme ne peut aboutir sans un coup de grâce éclatant ! Il y faut la main de Dieu. Mais nos discussions, courtoises et fraternelles, ont tout au moins cet avantage que nous apprenons, d'un camp à l'autre, à mieux nous connaître, à nous juger plus favorablement, à rapprocher nos points de vue [1]. Nous allons essayer de dire ce que sont les obstacles à vaincre pour la conversion d'un des pays que nous estimons les plus proches de l'Eglise catholique : l'Angleterre anglicane. Il a paru, à ce sujet, toute une série de lettres écrites à des journaux tels que le *Tablet*, par des catholiques anglais, ou par des anglicans purs. Des lecteurs bienveillants de l'*Ami* — nous en avons en Angleterre, Dieu merci — nous en ont envoyé plusieurs numéros. La *Documentation catholique* du 31 octobre en a donné la traduction. Nous allons en présenter ici un aperçu sommaire.

1° Le premier obstacle à la conversion de l'Angleterre, c'est l'atmosphère spirituelle, le particularisme du catholicisme posttridentin. L'Eglise catholique est un organisme vivant. Elle évolue sans arrêt. Et pourtant elle ne change pas substantiellement. Une chose est certaine, c'est que le catholicisme posttridentin a quelque chose de plus intime, de plus simple, de plus abandonné — on ne sait vraiment comment dire ? — que le catholicisme médiéval. L'Anglican, lui, est resté plus médiéval que nous. Ce qu'il a gardé du Moyen âge, c'est le rythme majestueux et imposant des chants de psaumes, c'est une liturgie de plus grande allure que la nôtre. En matière de religion, les hommes ne se conduisent pas seulement, ni même principalement, par des raisonnements ou des discussions de textes bibliques et patristiques, mais par des impressions et des sentiments.

« Tout le particularisme de nos prières populaires, écrit au *Tablet* M. Bruno de St-James (Somerset), et de nos offices, semble absolument étrange pour un Anglais. Il se peut qu'il n'aille pas souvent à sa propre église, mais, quand il y va, il s'attend à pouvoir participer au chant des psaumes, et ses oreilles sont habituées aux rythmes majestueux et imposants du *Book of common Prayer*. Mettez-le dans une de nos églises, alors qu'on y récite le rosaire à toute vitesse, avec des braillements qui n'ont rien de musical, il sera perdu, effaré. »

2° Un autre obstacle, c'est que les Anglais considèrent que toutes nos interventions, à nous prêtres français ou belges, pour leur donner des raisons de se réunir à Rome, pour discuter avec eux, sont des intrusions dans leurs propres affaires. Un évêque anglais a pu dire que « les conversations de Malines avaient repoussé de cinq siècles la date

[1] C'est ce que j'ai essayé de faire moi-même, en publiant, sous le titre : *Catholiques, Protestants, Frères pourtant*, une correspondance échangée, sur les dogmes chrétiens essentiels, avec un pasteur de Zurich, M. Jean Rilliet (chez Arthème Fayard, Paris).

de la conversion de l'Angleterre » ! Deux attitudes sont possibles, en effet, de la part des catholiques : ou la fermeté doctrinale et canonique parfaite, — et nous estimons, nous, qu'elle s'impose — mais elle fait sentir nettement la distance, car elle maintient que les Ordinations anglicanes sont nulles, que les communions eucharistiques faites dans l'anglicanisme ne sont pas des communions sacramentelles proprement dites, mais tout au plus ce que nous appelons des communions spirituelles. — Ou bien, on voudra se montrer large, « compréhensif », comme on dit maintenant, et alors on commettra une triple erreur. La première du point de vue catholique, car cette attitude n'est pas régulière ; la seconde du point de vue anglican, car on donnera aux anglicans une idée fausse de leur situation au regard de la véritable Eglise du Christ ; la troisième du point de vue catholique anglais, car on donnera à croire aux anglicans que les catholiques anglais sont ou moins clairvoyants ou moins instruits, ou moins « compréhensifs » que les catholiques du Continent.

« Toutes ces ingérences du clergé étranger, dit M. Bruno St-James, malgré leurs bonnes intentions, ne servent qu'à entretenir parmi les pasteurs de la *High Church*, sincères et parfois de saintes gens, l'illusion que leur situation de vrais catholiques avec des Ordres valides, est pleinement reconnue partout, sauf en Angleterre. »

Les difficultés éprouvées par les anglicans, pour se convertir, du fait de ce « climat » posttridentin trop différent du climat anglais, ont été ressenties, quoique surmontées, par des hommes de génie tels que Newman et Manning. Newman a écrit dans sa fameuse *Apologia pro vita sua*, au sujet des formes de notre piété mariale :

« De telles manifestations de dévotion en l'honneur de Notre-Dame ont été ma grande croix dans le catholicisme ; je dis franchement que, même maintenant, je ne peux pas encore les admettre complètement, je crois cependant que je n'en aime pas moins la Sainte Vierge pour cela. Ces dévotions, certes, sont parfaitement explicables et défendables, mais le sentiment et le goût n'ont rien à voir avec la logique : elles conviennent à l'Italie, mais pas en Angleterre. »

Et Manning :

« J'aimais l'église paroissiale de mon enfance et la chapelle de collège de ma jeunesse, et la petite église au flanc d'une verte colline, où les prières du matin et du soir et la musique de la Bible en anglais sont devenues pendant dix-sept ans une partie de mon âme. Rien n'est plus beau sur le plan national, et s'il n'y avait pas eu de monde éternel, j'aurais pu en faire mon chez moi. »

Ceux qui sont catholiques depuis leur enfance et à qui on a toujours présenté les non-catholiques comme des « hérétiques », ce qu'ils sont certainement, bien que ce nom leur fasse horreur, ne peuvent se figurer la place immense que tiennent dans leurs cœurs ces touchantes images, et les souvenirs d'enfance qui s'y rattachent : cette petite église au flanc de la verte colline, où ils ont si bien prié ! combien elle leur reste chère et comme il leur est dur de s'en détacher, pour entrer dans des églises catholiques, où ils ne retrouvent plus de si émouvantes impressions et sont même parfois — souvent, peut-être — plus ou moins scandalisés par les attitudes négligées et frivoles de certains catholiques !

« Une façon de convertir l'Angleterre, dit une personne qui signe Ventry, dans le *Tablet* du 19 juin 1954, serait d'amener nos amis non catholiques à l'église avec nous. Mais alors que beaucoup d'entre eux assistent à des services pleins de dignité, dans de belles églises, avec d'excellents chœurs, ce n'est pas si facile. Nous risquerions plutôt, je le crains, de les éloigner bien souvent, parce que, probablement par manque de chance ou d'imagination, ils pourraient tomber sur des églises sans attraits, des chants mauvais, et ne jamais trouver de Vêpres ou de Complies, le dimanche soir. »

Ce que l'on fait observer d'autre part, c'est que l'organisation même de l'Eglise anglicane s'oppose à une conversion massive. Même si tout le clergé anglican passait à la fois à l'obédience romaine, il ne faut pas croire que les fidèles suivraient si facilement. Il n'y a pas chez eux d'autorité doctrinale. Chaque fidèle suit ses goûts, ses convictions plus ou moins éclairées, son choix particulier. C'est ce qui ressort avec évidence du fait que l'Eglise établie d'Angleterre, se partage en trois tendances très différentes : *High Church*, *Low Church*, *Broad Church*. Si toute la *High Church* se convertissait, cela éloignerait plutôt davantage encore les deux autre fractions de l'Eglise officielle anglicane.

Voici, toujours dans le *Tablet* (24 juillet 1954), le témoignage sur tout cela d'un ministre anglican de la *High Church* :

« Vous nous considérez comme des prêtres imaginaires, vénérant un Saint-Sacrement fictif, mais nous, pasteurs anglo-catholiques, nous nous considérons comme des catholiques romains exilés, avec le mandat et le devoir de paître nos brebis, pendant une période intérimaire de séparation (sans aucune faute de notre part), de notre mère l'Eglise, que nous aimons tendrement, que nous respectons et sur laquelle nous nous appuyons. »

En attendant que cet « exil » prenne fin, ces pasteurs contemplent avec attendrissement et joie les fruits de vraie piété qui mûrissent dans leur Eglise. Ils disent : « nous avons des saints, mais ils ne sont pas béatifiés. » Et ils se reposent là-dessus avec confiance, tout en gémissant devant Dieu de cette séparation de l'Eglise-mère.

Peut-être est-ce là le nœud de la question : *des saints !* Le pasteur anglican, N. E. Walbank l'a fort bien dit, dans le *Tablet* du 26 juin 1954 :

« Les vies vraiment chrétiennes menées par tant de catholiques pratiquants en commun avec tant des membres des autres Eglises, feront beaucoup plus pour disposer favorablement envers l'Eglise romaine ceux qui sont en dehors d'elle... »

Que chaque catholique sache donc qu'il porte la responsabilité du triomphe de l'unité chrétienne, par son véhément désir de sainteté !

II

L'Année mariale en Angleterre

Un de nos aimables lecteurs anglais nous a envoyé un numéro du journal catholique *Sunday*, en date du 10 octobre 1954, en y soulignant à notre intention un article du Rév. John B. Ebel, intitulé (en anglais naturellement) : *L'Angleterre de nouveau peut être le Douaire de Notre-Dame.*

En l'an 1399, l'archevêque de Canterbury, Thomas Arundel, disait à ses concitoyens :

« Nous, Anglais étant ses serviteurs par un héritage particulier et *son véritable douaire*, comme on nous

appelle communément, nous devons surpasser tous les autres par la ferveur de notre louange et dévotion (envers Notre-Dame). »

De fait, la dévotion à la Vierge fut extrêmement florissante en Angleterre, jusqu'à la prétendue réforme. Le pays comptait de très nombreux et pieux sanctuaires et des lieux de pèlerinages renommés, dans lesquels ses louanges ne cessaient de retentir.

Mais la « Réforme » vint. Elle éteignit tout cela ; les sanctuaires furent pillés ou détruits. Les voix qui chantaient les hymnes réduites au silence. Et l'abandon de Marie provoqua peu à peu l'abandon de son divin Fils lui-même.

L'année mariale 1954 a été, sous ce rapport, un renouveau. L'Angleterre a pu apparaître à beaucoup de ses fils comme le Douaire retrouvé de Marie. On y a vu des pèlerinages aux anciens sanctuaires ou sur leur emplacement, comme jamais depuis des siècles ! Des foules se sont réunies pour chanter les hymnes à Marie, comme autrefois.

Exemple : A Walsingham, jadis centre de pèlerinage important, cette année, le 15 août, il s'est trouvé une foule de 18.000 fidèles, pour assister au couronnement d'une statue de la Vierge sous l'unique arche qui reste de l'ancien prieuré ; le délégué apostolique pour la Grande-Bretagne présidait. La couronne placée sur le front de la madone, comptait 116 joyaux destinés à remplacer ceux qui furent volés lors de la « Réforme », sous Henri VIII, en 1538. Ce sanctuaire de Walsingham remontait à 1061, au temps où l'Angleterre était gouvernée par un saint : le roi Edouard-le-Confesseur. La La Vierge apparut à trois reprisses à Richeldis de Faverches, de Walsingham, lui fit la description de sa maison à Nazareth et lui demanda d'en bâtir une semblable à Walsingham, sous le vocable de l'Annonciation. Quand la maison fut terminée, deux sources jaillirent dans son voisinage. Au siècle suivant, le sanctuaire fut confié aux religieux augustins. Une magnifique église gothique fut construite pour englober la Maison de l'Annonciation et la statue de la Madone.

Au même jour du 15 août 1954, une foule évaluée à 4.000 personnes se rassemblait parmi les ruines de la royale abbaye de Notre-Dame de Beaulieu, dans le Hampshire, à proximité de l'île de Wight, pour commémorer le jour où exactement 750 ans auparavant les Cisterciens avaient pour la première fois chanté Complies en ce lieu, en 1204. Tous les soirs, durant 334 ans, les moines avaient chanté là Complies, qu'ils terminaient par une hymne à Marie. Mais ces voix se turent lors du pillage de l'abbaye, en 1539.

Au prieuré carme de Aylesford, dans le Kent, on est en train de bâtir une très belle église, qui sera dédiée à Marie. Aylesford fut autrefois l'un des plus grands centres de pèlerinage d'Angleterre. Il avait été fondé par les Carmes anglais venant directement des Carmes de Palestine, en 1241. Et là aussi on doit dire : cela dura jusqu'à Henri VIII, par ordre de qui le centre de vie carmélite de ce lieu fut détruit et l'église dédiée à l'Assomption démolie ! Les Carmes sont revenus et ce sont eux qui veulent rendre au sanctuaire son ancienne splendeur. On y vénérera les reliques de S. Simon Stock, qui avait construit l'ancien sanctuaire dans lequel la Vierge lui était apparue et lui avait présenté le scapulaire du Mont-Carmel.

S'adressant aux catholiques accourus à Walsingham, le délégué apostolique, l'archevêque Gerald P. O'Hara pouvait leur dire :

« Vous avez vécu pour voir ce que vos grands-parents ont désiré voir mais n'ont pas vu. Ils soupiraient et priaient pour que vînt le jour où, une fois encore, comme autrefois, les chemins conduisant à ce sanctuaire soient couverts de longues files de pèlerins, venant de loin pour vénérer Notre-Dame de Walsingham. Mais ce bonheur vous est échu, enfin, et vous voyez s'ouvrir une ère nouvelle : nous pouvons l'appeler l'ère de Notre-Dame : *l'ère mariale*. »

III

Les luthériens allemands de 1954

Le titre qu'on vient de lire est celui d'un article non signé du *Tablet*, journal anglais, en date du 17 juillet 1954.

On y parle du *Kirchentage — Congrès ecclésiastique* — qui s'est tenu à Leipzig, dans la première quinzaine de juillet. Cette ville est un peu comme une seconde fenêtre ouverte sur l'Occident, à l'instar de Berlin, en raison de la foire célèbre de Leipzig. Le *Kirchentag* y fut célébré avec éclat. Toute la ville était pavoisée de drapeaux : une croix bleue sur fond blanc, avec une immense croix blanche érigée au centre de la ville. Des centaines de milliers d'hommes et de femmes, un grand nombre de jeunes gens des deux sexes parmi eux, assistaient en silence et pieusement à cette manifestation, écoutant les sermons que des haut-parleurs véhiculaient jusqu'au centre de la ville, où toute circulation et tout trafic étaient arrêtés. L'image démesurée du président Pieck, communiste, faisait une étrange figure par dessus ce spectacle de prière commune.

Le *Kirchentag* a été la preuve de l'intensité avec laquelle le luthéranisme allemand survit derrière le rideau de fer. Une Eglise confessionnelle neuve manifestait son désir de vie religieuse. Les spectateurs étrangers qui étaient dans la cité purent noter l'expression triste de souffrance qui se peignait sur bien des visages. Et dans leurs conversations avec les habitants de l'Allemagne orientale, on leur parlait de l'espérance que suscite là-bas dans les cœurs la confiance dans la force de l'Occident libre. Le prestige moral de l'Allemagne de l'ouest, et de tout l'Occident, est débordant, et on ne cache pas l'angoisse que fait naître la pensée que l'Occident finisse par reconnaître le régime communiste.

Le Dr Otto Dibelius, évêque « évangélique », c'est-à-dire luthérien, de Berlin, a récemment exposé devant le Synode de son *Land*, ce qu'il a appelé « le nouveau cours » de l'attitude communiste envers l'Eglise luthérienne. Ce « nouveau cours » était fondé sur un accord en date du 10 juin 1953. Mais O. Dibelius a montré qu'il n'avait pas été observé, en ce sens que si les pires transgressions du pacte ont été arrêtées, la petite guerre contre l'influence chrétienne à l'école, à la maison, dans la famille, continue sans relâche. Et il poursuivit son exposé en exprimant le loyalisme de l'Eglise luthérienne envers un régime « qui proclame officiellement une idéologie que l'on ne peut réconcilier avec la foi chrétienne. » Cette protestation de loyalisme eut lieu aussi à Leipzig.

Cela put paraître étrange et douloureux aux oreilles de ceux qui se souvenaient de la grande révolte

allemande du 17 juin. Mais on doit à la vérité historique de dire que rien n'est davantage dans les traditions du luthéranisme que le respect de l'autorité civile. Luther n'eut aucune révérence envers l'autorité spirituelle dans l'Eglise, mais il professa toujours un respect empressé pour l'autorité de l'Etat. Quand il lança son célèbre *Manifeste à la noblesse chrétienne* en 1520, ce fut pour transférer de l'Eglise à l'Etat laïque la direction de la chrétienté ! Il y renversait comme il disait les « trois murailles » que le papisme avait dressées autour de son usurpation séculaire : *première muraille*, il existe une distinction nette entre le clergé et le peuple, dans l'Eglise. Non ! proclame Luther, tous les chrétiens sont égaux, tous sont également prêtres, comme membres du corps du Christ. Et ceux qui détiennent le pouvoir civil ont un titre particulier à prendre la direction. *Deuxième muraille :* l'interprétation officielle de l'Ecriture n'appartient qu'au pape. Pas du tout, clame Luther, l'Ecriture est à tout le monde et le dernier des chrétiens, appuyé sur l'Ecriture peut et doit corriger le pape, s'il dévie de la foi. *Troisième muraille :* le pape seul peut convoquer et confirmer le Concile général. C'est faux, s'écrie Luther, les premiers conciles ont été réunis par l'empereur, et il n'a pas perdu son pouvoir, en dépit des empiètements impies du papisme.

Luther en était venu à une telle haine du pouvoir ecclésiastique, qu'il disait couramment que les Turcs eux-mêmes n'avaient pas fait autant de mal à l'Eglise que le pape. Selon lui, les Turcs, dans leur propre empire, laissent la liberté aux chrétiens et ne leur demandent rien, si ce n'est de payer une taxe pour avoir le droit de professer leur foi, tandis que le pape, au moyen de ses anathèmes, veut empêcher les croyants de professer l'Evangile, ce qui veut dire, dans la bouche de Luther, le *dogme de la justification par la foi sans les œuvres*. Luther a laissé entendre qu'il souhaitait une invasion de l'Islam jusqu'au cœur de l'Europe, parce que cette invasion serait de nature à affaiblir le pouvoir de l'empereur resté catholique.

« Et, dit le *Tablet*, de ce mauvais côté de Luther et de ses passions, on peut tracer une ligne de descendance jusqu'à l'hostilité actuelle des luthériens allemands envers la conception d'une Europe, qui se présente largement comme une Europe catholique ! »

Songez donc ! une Europe qui serait libre, mais qui serait, pour une grande part une « Europe du Vatican » ! Il y a de quoi faire dresser les cheveux sur la tête de certains de nos socialistes, en France, mais encore davantage des luthériens d'Allemagne.

Il n'était pas nécessaire que les communistes de l'Allemagne orientale fussent doués d'un flair exceptionnel, pour tenter d'utiliser à leur profit cette traditionnelle passivité du luthéranisme envers l'autorité établie. Les nazis en avaient déjà fait autant. Le communisme domine actuellement en Prusse, citadelle du luthéranisme allemand. Il domine aussi dans toute cette partie de l'Allemagne qui était accoutumée de marcher dans les pas de la Prusse. Les communistes allemands sont donc inclinés à jouer une dangereuse partie. Ils se posent, comme en France, en « superpatriotes ». C'est ce que le communisme a fait aussi en Russie, à partir du déclanchement de la guerre avec l'Allemagne, en juin 1941. Il s'est réfugié vers les vieilles traditions patriotiques et religieuses qu'il avait combattues durant 24 ans, depuis 1917. Il invita les Russes à ne plus considérer le communisme, mais la patrie en danger et la religion même mise en péril, par l'invasion hitlérienne. Dans leur souci de retenir les Allemands de l'est dans leur camp, les communistes d'Allemagne orientale affectent un respect pour ce qui doctrinalement leur est le plus antipathique. Ils parlent contre l'Europe du Vatican. Ils affectent de laisser à l'Eglise luthérienne toute liberté. Ce faisant, ils encourent un autre danger, celui de voir saper par cette Eglise les bases mêmes de ce qu'ils appellent « la conception scientifique de l'univers », c'est-à-dire le matérialisme communiste. Le *Kirchentag* de Leipzig a bien pu protester de son loyalisme envers l'Etat communiste. Il n'en a pas moins été une occasion pour les croyants allemands d'affirmer bien haut leur foi chrétienne, c'est-à-dire inconciliable avec le communisme. Les communistes le sentent bien, mais il leur faut à tout prix éloigner l'Allemagne de l'est de la communauté atlantique. Le luthéranisme leur offre ceci, qu'ils estiment précieux pour leur but essentiel, que Luther fut toujours éminemment allemand — *kerndeutsch* — de *la moelle d'Allemand*, pourrions-nous traduire ce qui veut dire qu'il était violemment nationaliste et qu'il aurait vu d'un très mauvais œil l'Allemagne se perdre dans une Europe totale et confédérée, à moins que dans cette Europe nouvelle, ce soit son Allemagne qui ait la direction !

Les Allemands de l'est veulent bien le triomphe de l'Occident, parce que, pour eux, ce sera la libération du joug abhorré des Russes, mais ils s'interrogent quand même sur la place qui leur serait faite dans une Europe, en majorité démocrate-chrétienne, où des éléments anti-catholiques ne manqueront pas, soit en France, soit en Italie, mais où les protestants seront tout de même une minorité. Ils sont si peu nombreux en France, en Belgique, en Italie. Et même en Hollande, ils ne dépassent que de peu la moitié de la population. La solution, pour eux, serait que la Grande-Bretagne et la Scandinavie entrent dans la grande Europe. Alors la balance serait sans doute en faveur du protestantisme, et même spécifiquement du luthéranisme.

On voit qu'il reste encore bien des sentiments obscurs à maîtriser, à dominer, à extirper, pour faire une Europe unie et pour y incorporer l'Allemagne.

IV

Ce que fut l'Encyclopédie

L'*Encyclopédie*, pour la plupart d'entre nous, ne fut qu'une machine de guerre contre la foi chrétienne, contre toute foi peut-être. Dans La *Vie intellectuelle* de novembre 1954, M. Crubellier entreprend de nuancer ce jugement un peu sommaire, auquel fait contrepoids le jugement non moins sommaire opposé : *L'Encyclopédie, message progressiste par excellence.*

L'article a pour titre : *L'Encyclopédie ou l'Humanité à la Recherche du Bonheur.*

Il est certain que les Encyclopédistes « ont voulu le plus grand bonheur pour le plus grand nombre

dès ici-bas ». On voudrait faire croire que c'était là une grande nouveauté. Mais on a peine à l'admettre.

« Il me semble, écrit l'auteur de notre article, qu'on « flatte » étrangement les chrétiens du Moyen âge ou ceux du XVIe et du XVIIe siècle, lorsqu'on les représente indifférents à la misère et aux souffrances, attachés à la seule conquête de l'éternelle félicité. »

En fait, ils étaient comme nous. Ils ressemblaient aux faibles chrétiens que nous sommes, en mal comme en bien. Nous savons bien que le ciel est notre patrie véritable. Cela veut-il dire que nous renoncions aisément aux douceurs ou aux gouttes de félicité de ce bas monde ? Et d'autre part, croit-on que les rédacteurs et les souscripteurs de l'Encyclopédie aient tous abandonné l'idée d'un bonheur supra-terrestre, après la vie présente.

« Il est très exagéré de prétendre que le XVIIIe siècle ait libéré une aspiration profonde au bonheur terrestre, jusque-là jalousement réprimée par les tyrans et les prêtres. »

Pas du tout. Ce siècle a seulement fait l'expérience d'un nouveau bonheur terrestre et il a cru possible de l'accroître et de le communiquer à tous. Pourtant, ne commettons pas d'anachronisme. L'Encyclopédie démarre entre 1751 et 1753. La révolution industrielle n'en est encore qu'à ses débuts les plus modestes. Tout au plus voyait-on se répandre sur les marchés européens des produits, tels que le coton et le sucre, qui pouvaient agrémenter la vie des consommateurs les plus aisés. Que d'inventions depuis deux siècles ont changé du tout au tout les conditions de la vie matérielle ! Et pourtant il est sûr que les Encyclopédistes croyaient et voulaient travailler au bonheur de l'humanité, sur cette terre. L'article consacré au « bonheur », y est toutefois plutôt sommaire :

« Notre bonheur, le plus parfait en cette vie, y lisons-nous, n'est donc... qu'un état tranquille, *semé çà et là de quelques plaisirs qui en égayent le fond.* »

En premier lieu, on se trouvait heureux alors en raison de la paix. De 1715 à la Révolution, la paix fut relativement peu troublée. En second lieu, l'agriculture était en progrès, et l'abondance régna en général. De 1741 à 1750, en particulier, le prix des grains fut le plus bas du siècle. Ce fut dans la décade suivante que le pain se vendit le moins cher. L'emploi du savon et du beurre se généralisa. Le bois de chauffage n'était pas trop cher, de 1731 à 1789. On avait ainsi les éléments d'un modeste bonheur, mais cela suffisait à créer une sorte d'euphorie, et les philosophes étaient à l'optimisme. Ce qui les y poussait, plus encore que le bien-être matériel grandissant, c'était la conscience d'un progrès intellectuel. Ce n'était pas en vain que l'on se disait « le siècle des lumières ». Une soif de liberté s'emparait des esprits. Ce fut même la cause principale de la vague d'antichristianisme qui se fit jour et que l'Encyclopédie propagea. Soif de liberté dans la pensée, soif de liberté dans les mœurs. On n'avait d'autre part aucune idée de l'asservissement que le progrès même devait apporter au monde, celui que nous connaissons et qui nous broie : le terrible esclavage des machines !

D'autre part, le rythme de la vie était tout autre que de nos jours. Nous sommes au siècle de la vitesse. Nous sommes toujours pressés : pressés à la maison, pour pouvoir voyager, pressés en voyage, pour aller toujours plus vite et aller toujours plus loin. Mais au XVIIIe siècle, le rythme de la vie n'était « ni pressé, ni heurté », c'était « un rythme humain ». On travaillait, certes, mais sans se presser, et selon les règles d'un bon travail sain et paisible.

De nos jours, il y a une soif de nouveauté presque maladive. On compte — bien en vain — sur des inventions en nombre indéfini pour assurer le bonheur des hommes. Notre bonheur sera-t-il donc attaché à la possession de la télévision, de la machine à laver, ou à la vision dans notre ciel des avions supersoniques ? Les Encyclopédistes, férus de science, n'ont pu prévoir que cette science nous conduirait à ce qu'on a nommé « l'accélération de la vie ». Ils croyaient au progrès certes, mais à un progrès qui se produirait à une allure calme et tranquille, permettant de digérer les progrès déjà faits avant d'en enregistrer d'autres.

A l'article *Société*, dans l'Encyclopédie, on lit :

« Toute l'économie de la société est appuyée sur ce principe général et simple : je veux être heureux ; mais je vis avec des hommes qui comme moi, veulent être heureux, chacun de leur côté : cherchons le moyen de procurer notre bonheur en procurant le leur, ou du moins sans jamais y nuire. »

On estimait alors que la quantité de richesses existant dans le monde — il est vrai que l'on ne considérait guère que la France, ou tout au plus l'Europe — suffisait pour satisfaire aux besoins de tout le monde. Il n'y avait qu'à répartir plus heureusement, en prenant sur le luxe de quelques-uns, les biens terrestres, pour que tout le monde fût ou dût être content. Le luxe est en général condamné par les Encyclopédistes. Parlant de certains draps de luxe, l'article « Manufacture » disait :

« Si on n'avait jamais connu les draps de Vanrobais, on se serait accoutumé à en porter de qualités inférieures, et ces qualités auraient pu être exécutées dans des fabriques moins dispendieuses et plus multipliées. »

Ce texte ne semble pas favorable à un « progrès » à tout prix. En fait, il est sûr que les Encyclopédistes n'ont eu aucun soupçon de l'ère de « progrès » qui allait s'ouvrir, par la révolution industrielle. Le mot même de progrès n'a pas le même sens chez eux et chez nous.

« Car il est arrivé, dit très finement et justement notre article, que ce progrès s'est accéléré tellement qu'il a fini, en quelque sorte, par changer de nature. »

On peut dire que leur sagesse était plus délicate que celle de notre temps. Ils gardaient le sens de l'humain, tandis que nous mettons aujourd'hui l'accent — en fait de progrès — sur la *technique*.

En bref, les Encyclopédistes vivaient encore à l'âge agricole, tandis que nous sommes à l'âge industriel, bien plus : à l'âge atomique.

L'humanité a connu, au cours des siècles, de véritables *mues*. L'humanité primitive fut basée sur la cueillette des fruits, sur la chasse et la pêche. L'invention de l'agriculture fut une véritable et grandiose révolution, qui affecta profondément toutes les manières de vivre des humains. Nous sommes depuis deux siècles dans l'ère industrielle, qui n'a pas moins bouleversé nos mœurs. Nous entrons dans une ère inconnue. Que deviendra notre âme, en tout cela ? Voilà la question que se pose M. Maurice Crubellier. Tout est là en effet. Serons-

nous plus occupés de notre esprit que de notre corps ? Les Encyclopédistes ont souhaité le progrès. Ils l'ont salué avec transport. Il ne faisait qu'apparaître. Et il est clair pour nous qu'ils se sont trompés sur sa nature réelle et sur ses conséquences dans l'ordre humain. Mais s'il est évident qu'ils ont voulu un bonheur à l'échelle humaine, et en admettant qu'ils n'aient pas voulu renoncer ni faire renoncer leurs lecteurs au bonheur éternel, le seul qui soit sans mesure et qui réponde à notre soif profonde, il y aurait peut-être des leçons de sagesse à leur demander.

C'est la conclusion de notre article :

« Et maintenant, y lisons-nous, qu'ont été déçues leurs illusions d'une humanité toute bonne et capable de se conduire seule, qui sait si cette méditation ne serait pas le plus sûr chemin qui mène, ou qui ramène à Dieu. »

Seulement, cette façon d'interpréter l'Encyclopédie est-elle conforme à celle des contemporains ?

V

L'Affaire John

Vous rappelez-vous, chers lecteurs, l'Affaire John ? Non, n'est-ce pas ? Le film de l'actualité se déroule à une telle vitesse, comme nous le disions il n'y a qu'un instant, qu'un fait tient rarement la vedette plus longtemps que quelques jours ou quelques semaines. Mais M. Robert d'Harcourt, spécialiste des questions allemandes, va nous dire de quoi il s'agit, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er novembre.

Dans la soirée du 20 juillet 1954, un peu après neuf heures, une Ford se présentait à la limite des deux zones ouest-est de Berlin. Le douanier de service demande au deux occupants de la voiture, s'ils n'ont rien à déclarer. Sur leur réponse négative, il leur dit :

« J'ai le devoir de vous prévenir qu'à partir d'ici vous entrez dans le secteur oriental. »

L'un des voyageurs répond qu'il le sait et qu'il se rend à l'hôpital tout proche de là. Il appuie sur l'accélérateur et part. C'était le Dr Otto John, chef du service du contre-espionnage de Berlin-ouest qui venait de passer en zone soviétique.

Il avait quitté, à 7 h. 40 son hôtel, en disant à sa femme qu'il avait un rendez-vous urgent, mais de courte durée. Il y avait ce soir-là un invité. On attend, on attend. Il ne revient pas. On se met à table sans lui. Il était parti pour toujours.

C'était un homme au passé assez chargé. Il avait été, au temps d'Hitler, en liaison secrète avec Londres. Mais après l'attentat manqué du 20 juillet 1944 contre Hitler, il avait réussi à s'évader d'Allemagne, sous un déguisement d'aviateur. Les services secrets britanniques l'avaient fait passer en Espagne, puis au Portugal, et enfin en Angleterre. Là on l'emploie aux émissions de propagande en allemand, destinées au Reich. Mais il rend aux Britanniques un bien plus grand service, en leur faisant connaître l'emplacement exact de la fabrique des V1 et V2 à Peenemunde. Cela permettra des bombardements efficaces, qui priveront l'ennemi d'une de ses armes les plus redoutables.

Mais John n'est pas seulement anti-nazi, il a toujours eu des sympathies communistes. A Londres, il fréquente des Allemands de son espèce, notamment un jeune aristocrate dévoyé et de mœurs douteuses, le baron Wolfgang de Putlitz. En décembre 1950, Otto John, sur la recommandation des services britanniques, est nommé « Président des services fédéraux de protection de la Constitution ». Ce titre fastueux signifie simplement ce que nous avons dit : chef du contre-espionnage de Berlin-ouest. Choix étonnant, choix malheureux. On a introduit le loup dans la bergerie. Otto John va trahir à son aise ! Son homme de confiance est le Dr Wolfgang Wohlgemuth, que ses victimes, des femmes en grand nombre, appellent sans lui garder de rancune : *Wowo !* Et c'est avec Wowo, que John passe en zone soviétique, le soir du 20 juillet dernier. Joli monde, en vérité. Et M. d'Harcourt en nomme plusieurs autres, qui ne valent pas mieux.

Mais ce qu'il souligne aussitôt avec force c'est la maladresse insigne du cabinet de Bonn, *avant* et *après* la fugue de John.

Avant, cela veut dire plusieurs années. Il y avait longtemps que la méfiance s'exerçait sur ce personnage investi d'une si étrange confiance par le gouvernement de Bonn. Ses mœurs, ses habitudes, ses fréquentations le dénonçaient. L'homme même, séduisant et adroit, était troublant. Le cabinet de Bonn avait été mis en éveil. Tous les avertissements furent négligés avec une surprenante constance dans la légèreté. On laissa tranquillement en place un homme dont on commençait pourtant à se méfier. Mieux encore, on fit parvenir jusqu'à lui les rumeurs dont il était l'objet. Ce ne fut qu'un jeu pour lui, quand il jugea que les choses allaient se gâter, de prendre le large.

Après, ce fut pis encore. Le ministère de l'Intérieur de Bonn, désarçonné, eut la malencontreuse idée de parler d'un enlèvement ! A quoi, le transfuge répondit en personne de la zone-est, par radio, en disant qu'il était bien parti de son plein gré.

Mais il ne s'en tint pas là. John, pour les Soviets, c'était une aubaine. Il y en a tant eu qui, à l'exemple de Kravchenko, « ont choisi la liberté ». Otto John, lui, allait clamer à son tour, que la liberté se trouvait à l'est et non à l'ouest. John était une machine de guerre contre la Communauté européenne de défense, et on lui donna immédiatement deux rôles à jouer : il allait se poser en champion de l'unification de l'Allemagne, c'est-à-dire en superpatriote allemand, et en second lieu, il se ferait l'apôtre de la paix, de la paix menacée cela va sans dire, par les Américains et par le régime de Bonn. Installé au poste soviétique destiné aux Allemands, John dresse un terrible réquisitoire contre les « fauteurs de guerre », contre Adenauer en particulier. Il fait surtout, le 11 août, une conférence presque solennelle, qui s'adresse au monde du journalisme. Il y manifeste une émotion profonde, feinte ou sincère, peu importe, mais dont, à vrai dire, les journalistes, cuirassés par le métier, ne sont pas dupes. Il renouvelle son affirmation de la pleine liberté dont il jouit à l'est. Il dit qu'il a obéi à une voix intérieure, la voix de sa conscience ! Cette voix avait retenti en lui, au temps d'Hitler. C'est toujours la même voix qui lui parle contre le régime de Bonn. Il est, lui, le soldat de la guerre au nazisme. Il existe, assure-t-il, un néo-nazisme qui met le monde en péril. Il déclare qu'il n'a jamais été communiste, qu'il ne l'est pas davantage aujourd'hui, mais qu'il n'a que

le souci de sa patrie. Il montre alors que sa patrie n'a d'avenir que dans l'union à ce drapeau communiste auquel « se rallie à l'heure présente la moitié de la population du globe ». Ce serait folie en tout cas de lui résister, de le combattre. Même folie que celle de Hitler, quand il prétendit abattre le christianisme. Il fait du reste une distinction entre les nations occidentales : il y a là des fous et des sages. Les sages, ce sont, dit-il, « les prudents Anglais », qui ont compris qu'il fallait chercher un *modus vivendi* « avec la moitié communiste de la Terre ». Mais les fous, ce sont les Américains qui rêvent d'une « croisade parvenant à balayer le communisme de la surface du globe ». Pour une telle croisade, l'Amérique a besoin de soldats : elle les cherche en Allemagne. Et là le *speaker* cite des faits et des noms. Il prouve qu'il y a des nazis un peu partout aux postes importants en Allemagne. Partout remontent à la surface, aux honneurs et au pouvoir, les maréchaux et les généraux qui « ont jeté l'Allemagne dans la catastrophe » : Ramcke, Kesselring, Manteuffel, von Mannstein, à peine sorti de prison, et comblé de prévenances. Et John conclut que « tout le climat de la République fédérale tend aujourd'hui à la résurrection du militarisme ». Et il montre l'Amérique talonnée par « sa peur hystérique du communisme ». Cette formule où figure le mot bien soviétique « hystérique », John en use et en abuse. Et M. d'Harcourt observe qu'il aurait bien dû « varier son vocabulaire ». Ces clichés-là sont bien vieux ! John et ses inspirateurs communistes manquent un peu d'imagination. Toute la conférence de John se meut dans les mêmes ornières que la propagande communiste trop connue. John a bien soin de faire une discrimination entre les nations occidentales, pour tâcher de les dissocier. On vient de voir comment il oppose les « sages Anglais » aux « fous Américains ». Et voici qui nous est destiné à nous, Français :

« Dans la pensée d'Adenauer les contingents allemands de la future armée européenne sont destinés à absorber les autres de manière que la France soit livrée au militarisme allemand... Des unités militaires allemandes seront envoyées dans d'autres pays de la Communauté de Défense pour plier ces pays à la volonté de domination allemande... L'organisation Gehlen développe toujours plus ses activités en France... D'ailleurs les signatures données par l'Allemagne ne compteront pas plus qu'un fétu de paille. On sait le cas qu'elle a fait des « chiffons de papier ».

Et Otto John manifeste une sympathie angoissée pour la France, qui, selon lui, court à sa ruine. Il dit qu'il a parlé de tout cela à un diplomate français et qu'il a même cherché à « contacter » M. Mendès-France !

Que peuvent produire de bon ces manifestations ? Comme le dit, en concluant, M. d'Harcourt, « le fil blanc est trop gros, trop visible ». Otto John dit bien qu'il est entièrement libre et qu'il ne parle qu'au nom de sa conscience. Ce fut très maladroit de sa part que de répéter aussi servilement les slogans de la *Pravda*. Liberté, servilité, voilà deux choses qui ne vont guère ensemble. Il n'en reste pas moins, que le régime de Bonn a reçu là un coup dur. Il est vrai que, selon notre observation du début, de nos jours, le film se déroule si vite, qu'un événement chasse l'autre. La balle est jetée d'un camp à l'autre camp. John et sa fugue, ce fut une balle gagnée pour les Soviets. Ils en ont perdu d'autres depuis ce temps-là.

VI

De retour des prisons soviétiques

On ne sera pas surpris de trouver un éclairage tout différent, au sujet du doux régime de liberté qu'Otto John est allé chercher à Berlin-est, en lisant l'analyse, forcément sommaire, que nous allons donner de toute une série d'articles qui ont paru de juin à octobre, dans la *Civiltà cattolica*, sous la signature du P. P. Alagiani, S. J., avec le titre général « *De retour des prisons soviétiques* ». A lire ces articles, si étoffés, si émouvants, si sincères, on ne peut s'empêcher de penser au chef-d'œuvre classique de Silvio Pellico : *Mes Prisons*. Il est à désirer que ces articles soient réunis en volume et soient lus d'un très grand nombre de personnes. Le P. Alagiani avait été durant onze ans — de 1919 à 1930 — missionnaire en Russie soviétique. Il possédait bien la langue russe, et aussi la langue arménienne. Il avait parcouru une grande partie de l'immense Russie d'Europe, notamment le Caucase méridional et septentrional, les régions du bassin du Don, de la Crimée, de l'Ukraine, les rives de la Volga de Stalingrad (alors : Zarizine) à Samara. Il ne fut donc pas étonnant que l'Ordinaire militaire italien l'appelât, en 1942, à partir comme aumônier militaire, avec les Italiens qui allèrent combattre contre les Russes, en 1942. Il fit toute la campagne avec eux. Il fut fait prisonnier, comme la plupart d'entre eux, lors de l'avance russe. Il connut les camps de concentration, les voyages interminables, avec les files de captifs, les souffrances atroces des camps, la faim, le froid, la fatigue des travaux, les contagions, le manque de soins, la terrible mortalité s'exerçant sur des organismes épuisés. Il connut lui-même la maladie et se vit aux portes de la mort. Il fut sur le point alors de succomber au découragement, à la tentation de désespoir !

« Non, s'écriait-il, je ne veux pas mourir dans ce pays de servitude, parmi les ennemis de toute foi et de toute piété, à l'ombre du chiffon rouge, loin de mes confrères, sans l'assistance d'un prêtre et privé de toute parole amie. »

Il passa plusieurs jours dans cette lutte intérieure effroyable ! Mais soudain, la paix se fit en lui. Un matin, il se sentit pénétré de sérénité et de consolation, tout plein de joie spirituelle. Peu de jours après du reste, il se trouva guéri. Cela se passait en 1943. Il fut transféré de camp en camp, de prison en prison, soumis à des interrogatoires harassants et répétés. Il devait subir les assauts de 13 juges d'instruction. Il n'avait pas caché ses qualités de jésuite et prêtre catholique. On s'acharna à tirer de lui des révélations sur « le secret des jésuites » et sur les dessous de la « politique du Vatican ».

« Un jour, dit-il, mes geôliers m'imposèrent d'écrire un abrégé de l'histoire et de la nature de la Compagnie de Jésus et d'exposer quelques indications sur la politique du Vatican. J'acceptai volontiers. Ayant reçu du papier, une plume, un encrier, je me mis à écrire et je le fis sans interruption du matin au soir, pendant toute une semaine. Le juge instructeur, un lieutenant-colonel, lut attentivement mon écrit, en branlant conti-

nuellement la tête. Mais tout à coup il changea de couleur, il s'agita, et, tout écumant, me jeta au visage. « Ce n'est pas cela que nous vous avons demandé ! Ceci est une apologie de la Compagnie de Jésus et une exaltation de vos papes !... Nous voulons savoir les secrets des jésuites et les intrigues des diplomates pontificaux... »

Il fut dès lors soumis à d'inhumains traitements. Injures, menaces, privation de nourriture, promesses, rien ne lui fut épargné. En peu de temps, il fut réduit à l'extrémité de ses forces physiques, et à l'état de squelette ambulant, puis envoyé dans un camp de punition, destiné aux Allemands. Il y arriva, le 19 juin 1944, mourant de faim. Peu après, il fut transféré au camp d'Elabuga, province de Kasan. Partout la confiance, la piété, la déférence des autres prisonniers compensa pour lui la brutalité des bourreaux. Il eut le bonheur de faire à ses compatriotes italiens deux prophéties qui se réalisèrent peu après :

« Plein de confiance, écrit-il, dans la Madone, je leur répétais qu'au mois de mai elle nous donnerait la paix, et qu'au mois d'octobre, également consacré à Marie, ils seraient chez eux.

Le 5 mai, la guerre se termina. Le 9 octobre, tous les soldats italiens étaient de retour dans leur patrie. »

Mais il ne fut pas libéré, lui. Un jésuite ne se lâche pas si facilement ! On le garda pour l'envoyer à Moscou. Le 5 décembre 1945, il fit à un aumônier allemand sa dernière confession, il put célébrer sa messe de très bonne heure et eut l'idée de consacrer 120 hosties, dans la pensée de pouvoir donner la communion à des prisonniers rencontrés en route. Il passa à Kasan, et le 12 décembre arriva à Moscou, et enfermé à la prison de la Lubianka. Alors se passe une scène mémorable. On veut le fouiller. Prévenant tout geste sacrilège, il tire de sous ses vêtements la petite bourse où il avait enfermé les hosties consacrées et dit, en la posant sur le bureau : « Ceci est pour nous une chose sacrée : sans que vous y touchiez, je vous ferai tout voir moi-même. » Le gardien examina avec soin les hosties et appela un capitaine, son supérieur. Celui-ci examina à son tour avec attention, et ordonna de soumettre les hosties à un examen chimique. Le prisonnier expliqua de quoi elles étaient faites. Le capitaine sortit et revint avec la doctoresse de la prison, qui jeta aux hosties un regard superficiel et trancha qu'il fallait les jeter. Ils donnèrent l'ordre au soldat d'exécuter la chose et tournèrent les talons. Aussitôt pour éviter une profanation, le P. saisit la bourse, la remit prestement dans sa poitrine et quand le geôlier voulut la reprendre, il déclara qu'il ne l'aurait pas tant qu'il aurait, lui, un souffle de vie. Le capitaine, rappelé, menaça, hurla, ordonna. Le P. redit qu'il mourrait plutôt que de laisser toucher à son trésor. On le jeta alors dans une cellule étroite et sans air. A partir de ce moment, il se sentit investi d'une force surhumaine, en dépit de tous les sévices. Devant le juge d'instruction, un colonel arménien, il raconta ce qu'on venait de lui faire.

« Est-il possible, dit le colonel, que vous ayez une foi aussi ferme que de sacrifier votre vie ? »

« Non pas une vie, répondit-il, mais mille vies ! » Et il exposa sa foi eucharistique. Le juge l'écouta avec étonnement mais avec déférence et le congédia poliment, en lui disant que les geôliers avaient cru les hosties empoisonnées !

Depuis ce temps, il ne fut plus séparé de la sainte eucharistie, et il trouva là une force incroyable :

« Ce fut ainsi, écrit-il, que durant mes neuf ans de prison, en déménageant de geôle en geôle et de cellule en cellule, je ne fus jamais privé de la compagnie de mon Seigneur, dans l'hostie sainte. Cela me communiqua une force physique et morale inépuisable ; ce fut la source qui alimenta ma vie matérielle et spirituelle et ma plus grande félicité ! »

Et pourtant, que de souffrances il eut à affronter ! Son procès, en tant que jésuite, dura 30 mois. On lui enleva ses lorgnons, et qui pis est, son bréviaire, ses livres de piété, tous les objets religieux qu'il portait sur lui. Et constamment on revenait sur le même point : qu'il livrât les secrets des jésuites et du Vatican ! Finalement, il fut condamné à 10 ans de prison « pour avoir appartenu à une organisation contre-révolutionnaire, la Compagnie de Jésus, et pour avoir eu des relations avec un gouvernement étranger, le Vatican ». Il fut mis au secret, à la prison de Vladimir, à 180 km de Moscou, et comme enterré vivant.

Mais avec son Jésus-hostie, il goûta, dit-il, dans son horrible solitude, des douceurs incroyables. Il trouva moyen de fabriquer du papier en collant à la mie de pain les parties blanches du papier de cabinet, et il écrivit un recueil de Colloques, sur le modèle des Exercices de S. Ignace, atteignant 180 pages. Il s'était fait une image de l'hostie en papier, et la posant devant lui, il célébrait tous les jours, après son oraison, deux « messes sèches », l'une en latin, l'autre en arménien. Et il y trouvait une consolation infinie. Il s'était, dans son isolement, construit une communauté spirituelle dont le supérieur était Jésus lui-même, et les membres : la Madone, S. Joseph, Thérèse de l'Enfant-Jésus, Ste Agnès, S. Marcel et son ange gardien. Il était lui, le P. ministre de la communauté. Il prenait ses repas et ses récréations en leur société !

Les choses durèrent ainsi jusqu'au jour où l'ambassade italienne à Moscou lui procura les moyens de dire la messe réellement. A partir du 5 mars 1953, il put célébrer tous les jours. Et enfin le 12 février 1954, il reprenait le chemin de sa chère Italie.

VII

Espoirs religieux en U.R.S.S.

Dans la dernière partie de son émouvant récit, le P. Alagiani nous parle de ses constatations sur l'état religieux en Russie. Il parle non seulement pour le temps de sa captivité, mais pour le temps où il était missionnaire, de 1919 à 1930. Sa conviction est très nette : malgré tous les efforts déployés par le communisme, l'âme russe est à peine touchée dans ses profondeurs et elle reste intensément religieuse. Sans doute, il y a beaucoup d'ignorance. Mais il y a aussi une faim incroyable de vérité religieuse et d'instruction spirituelle. Il cite des cas typiques : un féroce commissaire communiste, qui ne cesse de déclamer contre la religion dans l'exercice de ses fonctions, mais qui, à la maison, célèbre pieusement la Pâque chrétienne dans la joie et la piété. Et comme on s'en étonne, il dit :

« Cher ami, le communiste, nous le faisons en pu-

blic, quand nous sommes de service, mais à la maison, nous sommes des chrétiens russes et nous célébrons la Pâque en braves chrétiens !... »

Une chose non moins certaine, c'est que le haut clergé russe a perdu la plus grande partie de son prestige auprès de son peuple. On l'accuse de servilité à l'égard du régime. Il y a une quantité de prêtres et de laïques, qui ne veulent plus avoir de rapports avec un clergé qu'ils disent vendu, et qui organisent leur religion eux-mêmes.

Dans l'été de 1922, raconte le P. Alagiani, il célébra la messe dans l'église polonaise de Moscou. A la sacristie, un pope russe vint le trouver et se mit à vomir des imprécations contre le haut clergé orthodoxe, en traitant les évêques de traîtres et de sacrilèges. Et comme le P. lui disait combien il avait pourtant d'estime pour le clergé russe, le pope reprit : « Oui, dans nos campagnes, il y a des prêtres qui méritent l'estime, et je voudrais baiser la trace de leurs pas. Ce sont eux qui maintiennent la foi, mais ce sont eux aussi qui gémissent dans les prisons pour avoir défendu les brebis du Seigneur. Mais je parle des dignitaires ecclésiastiques, qui ont peut-être fait naufrage dans la foi et qui rêvent de coopération avec les pires ennemis du Christ ! »

Quand le pape Pie XI protesta contre les persécutions russes, ce fut le patriarche Sergius qui prit la défense de son gouvernement et soutint que seuls étaient persécutés ceux qui étaient coupables de crimes contre l'Etat. Le P. Alagiani, là-dessus, rencontra un personnage qu'il connaissait et qui était devenu ardent communiste.

« Eh bien ! lui dit l'autre, vous l'avez lue, la belle lettre du patriarche Sergius ?

— « Je l'ai lue, oui ! mais qu'en pensez-vous, vous même ?

— « Je pense que ce n'est pas lui qui l'a écrite, mais quelqu'un des nôtres et qu'il n'a fait que la signer ! Mais s'il avait été un ecclésiastique digne de son poste, il aurait dû mourir plutôt que de signer... Honte à vous, les prêtres !... »

Une autre fois, le P. arrive dans un camp, et il s'y voit entouré d'une quarantaine de détenus, parmi lesquels se trouvait un vénérable vieillard à barbe blanche, au sourire exquis, au visage illuminé. Le P. se présenta : « officier italien, prêtre catholique, prisonnier de guerre. »

Aussitôt, le vieillard le prend par le bras, le tire à part, et lui dit d'une voix tremblante :

« Oh ! que la miséricorde du Seigneur est grande, vous êtes pour moi un ange envoyé du ciel ! »

Et il déverse en lui toute l'amertume de son cœur. Notre Eglise, dit-il, est esclave d'un gouvernement athée. Je n'ai plus de mère. Je n'ai plus nommé le patriarche Alexis dans la liturgie sacrée. Il m'a persécuté, il m'a menacé des peines spirituelles et matérielles. Finalement il m'a fait condamner à 25 ans de travaux forcés. Durant 15 ans, j'ai pu échapper, et aller de village en village exhorter les bons fidèles avec les sacrements. Mais j'ai fini par être découvert par les émissaires de notre patriarche et me voici au bagne, avec mes 75 ans ! Alors une conversation splendide se déroula entre le vieillard et le Père Alagiani. Celui-ci parla de l'union des Eglises. L'œil du pope brilla de joie.

« Mais, mon Père, dit-il, depuis des années je prie le Seigneur de me faire rencontrer un prêtre catholique et il m'a exaucé. Pour moi, je suis venu depuis déjà longtemps à la vérité. Comment peut-on lire dans l'Evangile : Tu es Pierre, etc., sans comprendre qu'il faut obéir au pape ? »

Après une instruction sommaire, le Père reçut l'abjuration de son interlocuteur, qui se confessa, et qui communia avec d'autres jeunes catholiques. Il riait et pleurait de joie.

« Aujourd'hui, s'écriait-il, c'est Pâques pour moi. Je vais maintenant au champ de travail sans nul souci : et dans les années que le Seigneur voudra bien m'accorder encore, je prêcherai à tous la vérité de l'Eglise catholique. »

Une des certitudes du P. Alagiani, est que c'est dans les prisons, dans les camps, dans les déserts affreux de la Sibérie meurtrière, que se préparent les apôtres de demain, les apôtres qui referont de la Russie un pays chrétien et qui réaliseront la réunion de l'Eglise russe à l'Eglise catholique !

Le Père donne de nombreux exemples qui tendent à prouver que la religion est plus vivante que jamais au cœur des Russes. La dévotion à la Madone en particulier est plus fervente qu'elle n'a jamais été. Les communistes que le Père a pu voir et avec qui il a très souvent discuté, l'écoutaient en général avec une curiosité sympathique et plus d'un concluait l'entretien en disant : « On nous a élevés comme des bêtes de somme ! »

Tout cela donne, en effet, de grands espoirs. Dieu ne travaille pas à la même échelle de temps que l'homme. Son jour viendra !

VIII

Vladimir Solovief et l'Eglise universelle

Les Américains sont férus de ce qu'ils appellent les *Digests*. Ce sont des condensés, un peu dans le genre de la présente Causerie. On y trouve la quintessence des articles les plus importants et les plus intéressants qui se publient dans les grandes revues. J'ouvre donc le *Theology Digest* de l'automne 1954, pour lui emprunter son exposé de la théologie du grand *Vladimir Solovief*, afin de compléter ce qui vient d'être dit sur la Russie. L'article original a paru en janvier 1953, dans la *Nouvelle Revue Théologique*, sous la signature d'Henri de Visscher.

Vladimir Solovief naquit en 1853. On a donc célébré l'an dernier, le centenaire de sa naissance. A cette époque la Russie intellectuelle, marchant sur les pas de l'Allemagne savante, concentrait son attention sur l'histoire en général et sur l'histoire ecclésiastique en particulier. Quel était le passé de la Russie ? Que demandait Dieu à la race russe ? Quelle devait être sa place dans le drame humain universel ? C'étaient là, certes de très graves problèmes. Deux écoles se formèrent pour les résoudre.

Les *Slavophiles* estimaient que la Russie devait se tenir à l'écart de l'ouest et empêcher toute contamination venant de l'occident. Les *Occidentalistes* pensaient tout à l'inverse que l'avenir de la Russie était dans la coopération occidentale. Sans doute, l'Occident semblait en pleine décadence, mais justement à cause de cela, il fallait le relayer et profiter des trésors qu'il recelait encore.

Les *Slavophiles* attribuaient à la race russe un

rôle messianique. Cela du reste, en les rattachant à la grande communauté humaine, les préservait d'un nationalisme trop étroit. Les *Occidentalistes* étaient surtout imprégnés de culture française. Ils voyaient l'avenir de leur pays dans l'abandon du particularisme slave, et dans l'adoption du scientisme occidental. Pour eux, l'Eglise était finie, parce que dépassée. Mais il convenait de la garder comme une institution utile pour le peuple. Les Slavophiles mettaient donc au-dessus de tout leur foi chrétienne. Les Occidentalistes inclinaient au laïcisme.

Vers 1860, un troisième mouvement prit naissance : rejetant tout idéalisme, il s'attachait au déterminisme et professait le socialisme. On lui donna le nom de *nihilisme*. Dans quel camp allait se placer Solovief ?

Il était fils d'un historien connu. Il subit au cours de son enfance l'influence d'un slavophilisme modéré et religieux. Il perdit la foi durant un temps, mais — chose bien inattendue — il la retrouva au contact de Spinoza. Il se jeta dans la philosophie, étudia les œuvres de Stuart Mill, d'Auguste Comte, des philosophes allemands du temps. A 21 ans, il présente une thèse sur l'opposition qu'il voyait entre l'idéal occidental de rationalité totale, et le penchant oriental à l'intuition mystique. Et il concluait à la nécessité de combiner ces deux forces complémentaires.

Il se plaçait nettement ainsi dans le camp des *Slavophiles*, mais il était résolument hostile au chauvinisme exagéré des plus ardents parmi ces derniers. Ce qui l'éloignait du chauvinisme, c'était la vision très nette de l'unité de Dieu et de la Création divine. Se séparer d'une partie de l'humanité, c'était pour lui un péché et un crime. L'unité de la création lui apparaissait dans la victoire du christianisme, qui n'est autre chose que le royaume de Dieu sur la terre. Le christianisme est Lumière et Beauté. Il est l'incarnation de la divine Sagesse. Lui seul peut intégrer l'humanité dans la Sagesse elle-même.

Solovief avait voyagé en Occident. Il avait partout médité, étudié, appris. A son retour en Russie, il entra en rapport avec Dostoievski, qui lui fit comprendre l'impuissance de l'activité intellectuelle pure, pour réaliser cette intégration totale dont il rêvait, lui aussi.

C'est alors que Solovief commence à écrire. En 1877, il publie son livre *Les trois Forces*. Il y montre que la Russie est un moyen terme entre l'orient qui nie l'homme pour n'exalter que Dieu et l'occident qui nie Dieu pour n'exalter que l'homme. La tâche de la Russie est donc, selon lui, de réaliser la synthèse de l'humain et du divin.

Dans la *Critique des Principes abstraits*, il s'en prend au catholicisme, dont il attaque la formule : « *L'Eglise libre dans l'Etat libre* ». Il professe, lui, que le pouvoir spirituel est souverain, que le temporel et l'économique doivent se soumettre librement au spirituel. Il semble avoir ignoré que c'est justement la conception catholique : suprématie du spirituel, mais adhésion libre du temporel au spirituel. Cet ouvrage était de 1877-1880. Dans ses *Leçons sur la divino-humanité* (1877-1881), il critique toutes les branches du christianisme. Il reproche au catholicisme de vouloir employer la force contre l'incrédulité, au protestantisme de verser dans le rationalisme, à l'Eglise orientale d'être restée en dehors du mouvement de la civilisation. Il conclut que l'orient et l'occident sont faits pour s'unir.

A partir de 1881, Solovief a des doutes sur son Eglise. A la suite de l'assassinat d'Alexandre II, il regrette qu'on n'ait pas pardonné aux meurtriers. Il estime que son Eglise est asservie au pouvoir civil. Il critique vivement l'apathie de l'Eglise orthodoxe, mais il condamne l'Eglise catholique, pour avoir placé le pape au-dessus du Christ. Il est frappé d'autre part de la persistance du Raskol, cette scission des Vieux-Croyants en Russie, séparés de l'Eglise pour des raisons liturgiques. Il entend travailler de toutes ses énergies à la réunion des Eglises. Il ne peut admettre qu'il y ait au sein du christianisme un manque d'unité, qui trahit la volonté du Christ. Il constate que l'on n'est divisé que sur des points secondaires : l'Eglise d'occident et l'Eglise d'orient ont la même foi, les mêmes Ordres, les mêmes sacrements. Il existe donc entre elles une foncière unité. On n'arrivera à l'intégration de l'humanité dans la divine Sagesse que par la réunion des Eglises. On peut dire que Solovief alors fait de l'œcuménisme d'une manière intensive. Et il cherche du côté de Rome ce qu'il voit que son Eglise n'a pas. Il admet que l'Eglise, en vivant, doit évoluer, que la vérité n'a pas seulement comme garantie l'antiquité pure, mais la *continuité vivante*, l'accord fondamental avec la Vérité première, qui est le Christ, Dieu et homme. Et il estime que ce ne sont que des influences politiques, extérieures à la religion même, qui séparent les deux moitiés de l'Eglise.

Solovief qui est, à la fois, philosophe, poète et mystique, et qui est tout pénétré d'une sorte de platonisme chrétien, se regarde comme appelé à travailler à l'unification de l'Eglise, pour empêcher que les querelles des hommes détruisent l'œuvre de Dieu. Il forme donc le projet d'un ouvrage en trois volumes : *L'Histoire et l'Avenir de la Théocratie*. Le tome premier traiterait de l'histoire du peuple choisi et de la philosophie de cette histoire, puis des préjugés contre l'Eglise romaine, enfin de la théocratie sous l'Ancien Testament. La conclusion serait que tous les pouvoirs ont été réunis en Jésus-Christ, qui est à la fois Pontife, Roi et Prophète. Le tome second établirait la philosophie de l'histoire de l'Eglise, et il ferait voir la nécessité de la continuité vivante dans la marche de l'humanité sous la direction de l'Eglise. Le tome troisième montrerait la réalisation concrète de cette théocratie dans le monde.

En 1886, Solovief quitta la Russie pour pouvoir publier son livre en dehors de la censure de son pays. Il fut reçu à Zagreb, avec enthousiasme, par Mgr Strossmayer. Ils nourrirent ensemble leurs désirs de réunion des Eglises. Mais rien ne put aboutir. Quand Solovief retourna en Russie, il eut beau éliminer de son grand ouvrage toute référence à la primauté du pape, il ne trouva partout qu'hostilité et méfiance.

Du côté catholique, on lui adressait aussi des reproches auxquels il ne pouvait rester insensible : 1° sa théorie de la Sagesse incarnée et intégrante paraissait nébuleuse ; — 2° on trouvait qu'il donnait trop de place à l'Eglise orientale dans son plan d' « intégration » à la divine Sagesse ; — 3° sa

polémique sur les empiètements du pouvoir civil et sur la servilité de l'Eglise russe, paraissait inopportune en vue de la réunion ; — 4° on trouvait qu'il tardait trop à se déclarer catholique.

Tout à l'inverse, en Russie, on l'accusait de trahir l'Eglise de son baptême et de pencher au catholicisme de manière dangereuse. En 1891, il se vit refuser les sacrements dans son Eglise. Un instant découragé, désarçonné, il se tourna vers le libéralisme et se rejeta sur les études philosophiques de sa jeunesse. Ses idées sur l'Eglise universelle ne changeaient pas, mais son rêve de théocratie et de réunion des Eglises s'effaçait.

Le 18 février 1896, enfin, il se confessa et reçut la communion des mains d'un prêtre catholique de rite oriental, qui lui fit signer la profession de foi du concile de Trente. On date de là son adhésion à l'Eglise catholique. En juillet 1900, étant gravement malade, il fit appeler un prêtre orthodoxe, qui exigea une rétractation de ses erreurs doctrinales. Il ne vit là aucun reniement de sa pensée intime, mais seulement une méconnaissance de sa position de la part du prêtre qui l'assistait. Il fit ce qu'on lui demandait, avec les restrictions intimes que l'on devine, mais il crut devoir le faire pour recevoir la communion. On la lui donna, en effet, et il mourut peu après, le 31 juillet, c'est-à-dire le 13 août de notre calendrier, 1900. Sa vie est un drame où se reflète puissamment celui des Eglises. Jamais il ne put consentir à la désunion du troupeau de Jésus-Christ.

IX

La Réouverture de Santa Maria antiqua

A mille ans d'intervalle, on vient de rouvrir au culte la très vénérable église qui se nomme *Santa Maria antiqua*. L'*Osservatore Romano* nous parle de ce petit événement dans son n° du 21 novembre, sous la signature de Franco Bellegrandi.

Tous les amis de Rome savent où il faut situer *Santa Maria antiqua*. Elle fut découverte, parmi les ruines du forum par Giacomo Boni, de 1900 à 1901. Depuis deux siècles, on discutait à Rome sur l'emplacement de la plus ancienne église consacrée à la Vierge à Rome. Certains soutenaient qu'elle devait se trouver dans les sous-sols des Jardins Farnèse. La découverte de Boni mit fin aux discussions en démontrant que cette église faisait partie du palais impérial au forum, au VII^e siècle. Elle fut ornée de très belles fresques sous le pontificat de Martin I^{er} qui se place de 649 à 655. Elle fut encore embellie sous Jean VII, qui régit l'Eglise de 705 à 707. On trouva du reste le nom de ce pape en grec et en latin inscrit sur un ambon. Mais l'église fut abandonnée vers l'an 1000, à la suite de dévastations qui avaient frappé le palais impérial dont Santa Maria antiqua faisait partie.

Depuis la découverte de Boni, on a travaillé — lentement mais sûrement — à la restauration de cette antique basilique et de ses fresques. Ce fut du reste une opération très délicate. Il fallait d'abord arrêter l'action du temps et s'opposer à l'influence du contact de l'air libre avec des fresques restées si longtemps ensevelies. Il fallait établir des toitures, refaire des murs, et, ce qui fut la partie la plus malaisée : détacher des murs les fresques sans les détruire, afin de pouvoir assécher l'humidité dont les murs étaient imprégnés. Derrière chaque peinture, on établit donc une sorte de chambre d'air sec, pour absorber cet excès d'humidité. Les travaux furent couronnés de succès. Désormais ce qui reste des fresques est assuré d'une nouvelle survie et on peut en admirer la beauté dans l'église restaurée. On y voit la Madone avec Jésus enfant, et ce qui est plus rare, à cette date, Jésus en croix, mais représenté dans le style compassé et rigide de l'époque byzantine, d'où se dégage néanmoins une expression mystique intense. On y trouve encore une représentation des saints *Cyricus* et *Julitta*.

La basilique vient donc d'être désormais rendue au culte après mille ans ou peu s'en faut d'abandon ! Tous les amis de Rome s'en féliciteront et ils noteront avec satisfaction que la fin de l'année mariale aura été marquée par cette restauration d'une église dédiée à la Vierge ! On croit que la fondation de l'église elle-même remonte au V^e siècle, et que son nom de *Santa Maria antiqua* lui vint de ce qu'elle était réellement la première église dédiée à Marie à Rome, un peu avant sainte Marie Majeure.

X

Le centenaire de la découverte de Sainte Cécile

Dans le même numéro de l'*Osservatore*, un autre article attire notre attention. Il est signé *Salesianus* et il a pour titre : *Le Centenaire de la découverte de la Crypte de Sainte Cécile.*

On sait que, depuis bien des siècles, les restes des Pontifes romains étaient ensevelis dans la Crypte papale aux Catacombes de S. Calliste. Mais ces restes furent transportés dans l'intérieur de la Cité par le pape Paul I^{er} en 757, dont l'œuvre fut achevée sous Pascal I^{er} en juillet 818. A cette date on avait cherché les reliques de sainte Cécile, mais on ne les avait pas trouvées. Le pape Pascal I^{er} en avait conclu que ces restes précieux avaient été emportés par les Lombards. Mais un peu plus tard, le même pape devait reprendre les fouilles et aboutir au résultat tant désiré. Il a raconté lui-même comment il avait été poussé miraculeusement à la reprise de ses recherches. On aimera à trouver ici son texte, qui est mémorable :

« ...Un jour que nous étions devant la Confession du Bienheureux apôtre Pierre, la divine Providence le voulant ainsi, et comme nous appliquions notre esprit à l'harmonie des Chantres, dans l'attente de l'aurore du dimanche, nous fûmes surpris par un léger sommeil causé par la débilité corporelle, et il nous apparut une très belle jeune enfant revêtue de la parure des vierges, laquelle en nous regardant, parla ainsi :

« Nous te rendons de grandes grâces ; mais tu as arrêté tes recherches, alors que depuis longtemps tu poursuivais la découverte de mon corps, et tu les as suspendues par suite de certaines rumeurs trompeuses et fausses, répandues sans raison, et cependant tu étais parvenu en un lieu si proche de moi que nous aurions pu parler ensemble de visage à visage... »

« Et comme nous l'interrogions avec empressement, en lui disant : « Qui es-tu, toi qui veux me persuader d'entreprendre de tels travaux ? Quel est ton nom ? » — « Si tu me demandes mon nom, dit-elle, je me nomme Cécile, servante de Dieu ! » — « Et comment, repris-je, pouvons-nous te croire, puisque déjà depuis longtemps le bruit s'est propagé que le corps de cette très sainte martyre a été enlevé de là par les Lombards ? » — « Il est vrai, répliqua-t-elle, qu'ils m'ont cherchée avec bien de l'acharnement, mais par la grâce

de ma Maîtresse, la toujours Vierge Marie, Mère de Dieu, ils n'ont pu me trouver ni m'emporter au loin comme ils se l'étaient promis. Mais, Toi, poursuis l'œuvre commencée et continue à travailler comme tu travailles, car il a plu au Dieu Tout-Puissant de te révéler mon corps et tu le feras placer, en compagnie des autres saints Corps ensevelis près de moi dans l'église que, récemment, tu as restaurée dans l'intérieur des murs de la cité. »

« Et en disant cela elle diparut. »

On comprit plus tard ce qui s'était produit. Avant l'attaque des Lombards, les Romains soucieux de préserver la tombe de leur martyre favorite, avaient muré son tombeau et les Lombards n'avaient pu le découvrir en cachette, comme ils voulaient le faire.

Ce qui est certain, c'est que le pape Pascal I[er] reprit les travaux aux Catacombes et qu'il y découvrit le corps de la sainte dans une cassette de cyprès, enfermée dans un sarcophage de marbre et il le fit transporter en grande pompe dans la basilique où nous le vénérons encore, au Transtévère. C'était le 8 mai 821.

Mais quand les fouilles se firent aux Catacombes, au cours du XIX[e] siècle, le commandeur Jean-Baptiste de Rossi, ayant découvert la crypte des papes et connaissant ce texte du pape Pascal I[er] pensa que la crypte de sainte Cécile ne devait pas être éloignée de celle des papes, il voulut donc diriger les travaux des fouilles aux Catacombes, dans les environs de la crypte des papes, avec l'espoir de retrouver la crypte de Cécile. Ses travaux furent effectivement couronnés de succès, il y a exactement un siècle Il dégagea une fresque de sainte en attitude d'orante : c'était Cécile. Sur les parois de la crypte, on voyait encore une croix entre deux brebis, et finalement, plus bas, trois saints en vêtements blancs avec leurs noms à côté d'eux : *Poligamus, Sebastianus, Curinus.* Aujourd'hui, tout cela est bien effacé, mais alors les fresques étaient bien plus visibles. De Rossi eut la joie de trouver des signes indubitables de l'importance de sa découverte. Sans doute, le nom de Cécile ne se trouvait pas auprès de la fresque de la sainte en orante. Mais cette absence du nom parut une raison de plus de ne pas douter, car cela prouvait que le sanctuaire était trop connu pour qu'une telle indication y fût nécessaire. De plus, on y trouva un grand nombre de ces graffiti dont la présence indique de nombreuses visites en un lieu vénéré. Enfin, une inscription rappelait le souvenir d'un Cæcilianus, et d'autres marques laissaient voir que des Cæcilii chrétiens avaient eu là leur tombeau.

Toutes ces découvertes furent faites au cours de l'année 1854 et elles répandirent dans la société romaine une grande joie.

Le pape lui-même s'en émut. C'était, on le sait, Pie IX. Le 10 mai 1854, qui était un mercredi, il fit dire à de Rossi que dans l'après-midi du lendemain, il voulait visiter les fouilles des Catacombes. Il l'invitait en même temps à dîner, le jour même, à Santa Maria del Priorato, à la villa de Malte sur le mont Aventin. Il y eut ce jour-là une belle réunion de prélats et de cardinaux autour du pape, assis à la table de la villa. De Rossi était du nombre, mais son rang le plaçait à une certaine distance du Pontife. Pie IX avait un fort penchant à l'aimable taquinerie. Durant le déjeûner, il parla, assez haut pour être entendu par de Rossi, de l'archéologie, en donnant gaiement son avis sur cette science. A son dire, on ne pouvait la prendre très au sérieux, car les archéologues étaient des rêveurs prenant leurs songes pour des réalités. De Rossi entendait cela de loin, mais ne répondait pas. Après le repas, Pie IX eut la délicatesse de lui envoyer Mgr de Mérode, pour lui dire de ne pas être froissé de ce qu'il avait dit de l'archéologie, que c'était seulement de sa part une plaisanterie destinée à le mettre, lui, de Rossi, en demeure de se défendre.

Le lendemain, cependant, le pape, qui avait couché à la Villa de Malte, vint en carrosse à la via Appia, où il fut reçu par le cardinal Antonelli, son secrétaire d'Etat. A l'entrée des Catacombes, il était attendu par le célèbre archéologue, le P. Marchi, S. J., et par le chevalier de Rossi. Ils guidèrent le pape dans sa descente vers les cryptes souterraines. Il voulut tout voir, tout se faire expliquer. De Rossi qui avait découvert les fragments des inscriptions et qui les avait réunis, s'était préparé à les recomposer en présence du pontife et à faire reparaître sous ses yeux les noms des premiers papes de l'ère chrétienne. Il expliquait en même temps la haute importance des découvertes déjà réalisées, en soulignant la confirmation qui leur était donnée par de nombreux témoignages de pèlerins accourus en ce lieu durant des siècles. Il montra enfin l'inscription du pape Damase. Pie IX impressionné par tout ce qu'il voyait et entendait, s'écria alors à haute voix : « Mais alors tout cela est donc vrai ? Serait-il impossible qu'il n'y ait là quelque illusion ? » — « Ici, répondit de Rossi, Très-Saint Père, non seulement aucune illusion n'est possible, mais voici que nous avons retrouvé jusqu'aux inscriptions sépulcrales de ces antiques successeurs du Prince des apôtres. S'il plaît à Votre Sainteté de recomposer elle-même ces fragments, elle verra réapparaître les noms des papes, tels que Damase, l'infatigable ami des martyrs des catacombes, les rappelle dans son inscription déjà expliquée. » — De fait, Pie IX prit les fragments épars et les recomposa à son tour. Son visage s'éclaira à mesure que les noms s'ajustaient devant lui. Aucun doute, en effet, n'était plus possible. Pie IX contemplait tout cela dans une sorte de stupeur, et l'émotion qu'il ressentait finit par lui arracher des larmes. Il laissa enfin tomber ces paroles :

« Ce sont donc là en vérité les pierres de mes prédécesseurs qui ont reposé en ce lieu !... »

En voyant cette joie du pape qu'il aimait tant, de Rossi se sentait profondément heureux. C'était pour lui comme la récompense de tant d'efforts, mais alors voulant prendre une petite revanche, il adressa à Pie IX un sourire malin, et lui dit : « Mais ce ne sont là que des songes, Très-Saint-Père, ce ne sont que des rêves !... »

— « Oh ! s'écria le pape, que vous êtes méchant !... » Et aussitôt, il le félicita de tout cœur du bon succès de ses travaux et il le remercia des services qu'il rendait ainsi à l'Eglise tout entière.

De là, le pape se rendit avec ses guides dans la crypte de sainte Cécile, où il se plongea dans une profonde prière, devant la tombe de la sainte. A ses côtés se tenaient les cardinaux Marini et Antonelli, les membres de l'Antichambre et de la Cour pontificale. Le R. P. Marchi et le chevalier de Rossi, tous deux membres de la Commission papale d'ar-

chéologie sacrée et beaucoup d'autres personnes étaient aussi présents.

Le pape se montra extrêmement satisfait de tout ce qu'on lui montrait, et il prit les dispositions nécessaires pour que les travaux si bien commencés pussent être continués sans arrêt. Puis, revenant à la lumière du jour, il monta en carrosse et revint au Vatican. Qu'on imagine la joie du commandeur de Rossi, en ce jour du 11 mai 1854.

Pie IX fut le dernier pape à descendre aux Catacombes. Voici un passage écrit avant les accords du Latran :

« L'allée par laquelle le visiteur d'aujourd'hui arrive aux Catacombes a été construite récemment, mais elle est ombragée de cyprès, comme l'allée Pie IX, qui fut appelée de ce nom parce que ce fut ici que le pape Pie IX, alors que cette allée n'était encore qu'un sentier, aimait à venir se promener, appuyé au bras de de Rossi. Et une fois, le pape s'écria : « Ici se trouvera l'allée du pape, sur les tombeaux des Papes ! »

Et ce désir fut réalisé. L'allée — *Viale* — Pie IX est construite de telle façon que d'une part on voit le fameux mausolée de Cæcilia Metella, parmi les feuillages verts des arbustes, et d'autre part on aperçoit la coupole de Saint-Pierre qui s'élève dans les cieux. La Rome païenne fait ainsi contraste avec la Rome chrétienne. Mais quand donc verra-t-on de nouveau la silhouette blanche d'un pape se promener sous les cyprès ?...

On estime que depuis un siècle, de 1854 à 1954, il a dû passer environ 100 millions de visiteurs dans la crypte de sainte Cécile. Parmi les visiteurs les plus illustres, du point de vue chrétien, on doit signaler très probablement saint Jean Bosco, qui visita les Catacombes de la Via Appia entre le 28 mars et le 13 avril 1858. Le *Salesianus* qui a signé tout le présent article ne veut pas nous le laisser ignorer, Don Bosco fut présenté à de Rossi par Mgr de San. Marzano. De même Sainte Marie-Dominique Mazzarello, née en 1837 et morte en 1881, canonisée le 24 juin 1951, vint aux Catacombes après avoir présenté au pape Pie IX, le 9 novembre 1877, les Filles de Marie Auxiliatrice qui partaient pour la première fois aux Missions d'Amérique. Encore un souvenir salésien d'importance ! D'autre part, on lit dans la célèbre autobiographie de Thérèse de l'Enfant-Jésus :

« Après le Colisée, nous visitâmes les Catacombes. Là, Céline et Thérèse trouvèrent le moyen de se coucher ensemble jusqu'au fond de l'ancien tombeau de sainte Cécile et prirent de la terre sanctifiée par ses reliques bénies. Avant ce voyage, je n'avais pour cette sainte aucune dévotion particulière ; mais en visitant sa maison, le lieu de son martyre, en l'entendant proclamer « reine de l'harmonie », à cause du chant virginal qu'elle fit entendre au fond de son cœur à son Époux céleste, je sentis pour elle plus que de la dévotion : une véritable tendresse d'amie. Elle devint ma sainte de prédilection, ma confidente intime. » (Histoire d'une âme, ch. VI).

Ce fut quelques jours seulement après cette visite à sainte Cécile, que la jeune Thérèse Martin se rendit à l'audience du pape Léon XIII, le dimanche 20 novembre 1887, et lui adressa la célèbre demande :

« Très Saint-Père, en honneur de votre jubilé, permettez-moi d'entrer au Carmel à quinze ans !... »

Et le pape, regardant la jeune fille, lui répondait en accentuant chaque syllabe : « Eh bien, mon enfant, vous entrerez si le Bon Dieu le veut. »

Ce sont là de grands souvenirs. Et combien de prières émises dans la crypte de sainte Cécile depuis un siècle ont porté des fruits qu'on ne connaîtra qu'au ciel !...

XI

Le témoignage de Gaïus

Un de nos lecteurs, après avoir lu ce que nous avons dit de l'étude de M. Ruysschaert sur les *Fouilles de Saint-Pierre*, a l'obligeance de nous communiquer les réflexions suivantes au sujet du sens précis de ce mot employé par le prêtre Gaïus, à la fin du second siècle : le *tropœum* de Pierre. On admet que ce « *tropœum* » a pu être reconstitué avec grande probabilité, à la suite des Fouilles. On le date de 160 environ. Quel est le sens exact du mot *tropœum?* Et comment doit-on interpréter la phrase du prêtre Gaïus ?

Notre aimable correspondant nous dit qu'il a entendu sur ce point une conférence, au début de 1953 (janvier ou février), au collège hollandais, 9, via Omero, à Rome. Cette conférence, très érudite, était donnée par Mlle Mohrmann, qui est, avec dom Botte, l'une des grandes spécialistes d'Europe de la langue littéraire chrétienne des premiers siècles de l'Eglise.

Et voici, d'après Mlle Mohrmann ce que l'on doit entendre par un *tropœum*, ou du moins ce qu'entendait sûrement le prêtre Gaïus :

1° Pour les païens : le mot signifie primitivement soit un arbre commémoratif, soit un monument commémoratif d'une *victoire*.

Mais dans la suite, ce sens s'élargit et devint synonyme de *souvenir* en général — sans connotation d'une victoire particulière. Ou encore, le mot rappelait une victoire, sans connotation spéciale d'un monument. A titre d'exemples, on trouvera dans Cicéron les expressions : *tropœum statuere*, établir un monument de victoire, et dans Tacite : *tropœum sistere*, même sens. Mais dans Cornelius Nepos, dans Ovide, le mot *tropœum* est pris simplement pour victoire, triomphe, succès, sans qu'il soit question de monument ; et dans Cicéron, on trouve *tropœum necessitudinis*, qui signifie : marque ou souvenir d'une étroite amitié, sans qu'il s'agisse de victoire.

2° Mais des païens passons aux *chrétiens*. Ici, Mlle Mohrmann signale quatre sens distincts :

1° La Croix du Christ est appelée *tropœum Christi*, le trophée du Christ, c'est-à-dire sa victoire sur le Démon.

2° Parfois, *le corps même du Christ ressuscité* qui est l'instrument de cette victoire sur le démon, est appelé « *tropaion* ».

3° Par extension, et par une naturelle application du mot, *le martyre des chrétiens*, qui est aussi une victoire, est appelé « *tropaion* ».

4° Au IVe siècle — et déjà Eusèbe, vers la fin du IIIe — on appelle « trophée » *le corps des martyrs*. Mais cette appellation se rattache au triomphe du martyr, à sa victoire, et pas du tout au culte de ses reliques.

5° En tout cas, *jamais*, ni nulle part, le mot *tropœum* ou *tropaion* n'a le sens de « monument élevé

au martyr », et pas davantage « souvenir du lieu de son martyre ».

Au terme de ses démonstrations linguistiques, appuyées par des citations d'écrivains chrétiens, Mlle Mohrmann se croyait autorisée à conclure que le *tropaion* dont parle Gaïus ne pouvait être le monument de sépulture des apôtres Pierre et Paul, mais sûrement les *Corps* eux-mêmes des saints apôtres, gisant dans leurs tombeaux.

Mlle Mohrmann est actuellement professeur à l'Université de Nimègue — Nijmegen — en Hollande. C'est donc à elle que les spécialistes de cette question devraient s'adresser, pour la démonstration détaillée, que notre correspondant ne peut nous rapporter que très abrégée. Il semble certain, en définitive, que l'on doive considérer comme insuffisamment fondées les interprétations proposées, pour le texte de Caïus, par Oscar Cullmann, dans son volume fameux sur *Saint-Pierre*, page 105. On lit, en effet, dans cet ouvrage que la critique catholique a salué avec un si grand intérêt et qui est à la fois si lumineux sur certains points et si décevant sur d'autres, les lignes suivantes :

« Deux solutions sont donc possibles : les deux emplacements appelés « trophées » étaient considérés soit comme les tombeaux des apôtres, soit comme le lieu de leur exécution. »

Or, Mlle Mohrmann est catégorique : « Jamais, ni nulle part « *tropaion* » n'a le sens « monument au martyr » ni « lieu du martyre ». Il ne pouvait s'agir suivant elle que *des corps eux-mêmes* de Pierre et Paul, vénérés à Rome, au temps de Gaïus.

C'est évidemment à la lumière de ces données qu'il conviendrait de rectifier le très intéressant livre publié par le P. G. Conte, Missionnaire du Sacré-Cœur d'Issoudun, pour illustrer les deux films fixes qu'il a consacrés aux fouilles et dont l'*Ami du Clergé* a parlé, dans son n° du 17 juin 1954. Cédant, lui aussi, à l'opinion qui semblait commune et qui l'est encore actuellement, le Père Conte interprète la phrase de Gaïus, comme signifiant : « Je peux te montrer les trophées des apôtres », c'est-à-dire les monuments élevés à la mémoire de ces apôtres. Le sens vrai serait : « Je peux te montrer les corps des apôtres gisant dans leurs tombeaux ». Il ne saurait être question par conséquent de cénotaphes, de simples monuments commémoratifs, mais bien de « tombeaux » authentiques, considérés non en tant que monuments, mais en tant que « présence corporelle » des apôtres ensevelis dans ces tombeaux.

Ceux qui voudront utiliser les très beaux films du R. P. Conte auront donc à tenir compte de ces intéressantes discussions, et je remercie ici l'aimable correspondant — de l'abbaye d'Orval, Belgique — qui a bien voulu me communiquer ses notes sur ce point précis. Ce qui ajoute énormément de poids à ces observations, c'est qu'elles sont en parfaite concordance avec les thèses soutenues par M. Carcopino, qui admet lui aussi, que le mot *tropæum* implique la présence des corps.

XII

Une mort très émouvante

Lorsque saint Jean de la Croix veut expliquer, dans son ouvrage : *La Vive Flamme de l'Amour*, le verset 6 de son premier couplet, ainsi formulé : « *Romps la toile de cette douce rencontre* », il écrit ces lignes que nous devrions toujours avoir dans l'esprit, ceux d'entre nous surtout qui approchent de la sublime échéance de la mort :

« Il faut savoir que la manière naturelle de mourir pour les âmes qui sont arrivées à cet état (de perfection), encore que la condition de leur mort, pour ce qui regarde la nature, soit semblable à celle des autres, toutefois dans la cause et dans le mode de la mort il y a une grande différence. Car, si les autres meurent d'une mort causée par l'infirmité ou simplement la longueur des jours, et encore que ceux-là meurent aussi de maladie ou de vieillesse, ce n'est pas cela qui arrache leur âme, mais bien plutôt un certain élan (*algun impetu*) et une rencontre d'amour plus fortement éprouvés que les autres et plus puissant et plus énergique, car il a pu « rompre la toile » et faire éclater la joie de l'âme » (*Llama de Amor viva*, ℣. VI, §, 16).

Or, on peut dire que ces lignes se sont vérifiées à la lettre dans la mort récente de Mgr Maisonobe, évêque de Belley. La *Semaine catholique* du 18 novembre 1954, a porté à la connaissance du diocèse les circonstances émouvantes de cette mort, par la plume de Mgr Mercier, Vicaire capitulaire. Dans sa courte lettre il donne les détails suivants.

Mgr Maisonoble avait été frappé d'une crise d'urémie, alors qu'il était à Bourg, où il venait, régulièrement tous les mois, de sa résidence épiscopale de Belley. On l'avait transporté à l'hôpital, pour pouvoir mieux le soigner. Ses souffrances étaient terribles. Les paroles qui sortaient de ses lèvres sont de celles qu'il faut retenir et, s'il se peut, imiter quand viendra l'heure suprême.

— « Vous pourrez dire, disait-il à un prêtre, que vous avez vu votre Evêque beaucoup souffrir physiquement, pas moralement. ».

Apprenant qu'on était au samedi, il s'écria :

— « Oh ! Sainte Vierge, venez me chercher, je n'en peux plus !... Que le bon Dieu me prenne dans sa grande pitié. »

Un peu après :

« Ah ! l'Evêque de Belley a bien souffert, mais il ne le regrette pas.

Après une crise plus dure :

« C'est long !... Il le faut, je l'accepte !... »

Et il précise :

« Sauvez, Seigneur, tous ceux que vous m'avez confiés, j'ai une mission de salut !... »

Et il nommait les séminaires, les communautés religieuses, les mouvements d'action catholique.

Il songeait plus spécialement à ses prêtres :

« Ah ! mes prêtres ! je les bénis bien, oui, je les bénis tous, tous... »

Mais quand il sent approcher la mort, sa ferveur d'âme augmente et sa pensée monte :

« *J'ai conscience que je vais mourir, c'est une grande grâce qui n'est pas donnée à tout le monde : ...Il ne faut pas mourir passivement... Je veux mourir avec élan !...* »

Ne reconnaissons-nous pas ici la parole de saint Jean de la Croix : *algun impetu ?*

Or, cette disposition va accompagner Mgr Maisonobe jusqu'au dernier souffle.

Dans l'après-midi de la veille de sa mort, sous le coup d'une souffrance plus aiguë, on l'entendit dire d'une voix ferme, vibrante :

« JE RENONCE A LA VIE PAR AMOUR !... »

On recueillait encore de ses lèvres les paroles suivantes :

« *Mon Dieu, je veux vous aimer éternellement !...* »

Puis, au matin de sa mort :

« *Je vais vers vous, Trinité sainte...* »

Et encore :

« *Oh ! mon Dieu, j'ai totalement confiance en Vous ! J'ai confiance !... Ayez pitié de moi ! Dieu est bon, si bon !* JE SUIS DANS LA PAIX !... »

Telle fut la mort de ce pieux évêque. Et l'on comprend cette réflexion de Mgr le Vicaire Capitulaire qui l'assista jusqu'au bout :

« Tous ceux qui ont eu l'inestimable privilège d'approcher de près, pendant sa maladie, l'Évêque que nous pleurons, considèrent que c'est là pour eux une grande grâce et ils entendront bien longtemps retentir en leur âme et en leur cœur les dernières et magnifiques paroles de leur père mourant. »

Ce que tous nos lecteurs se diront en lisant ces lignes, c'est qu'une pareille mort ne s'improvise pas. Ou du moins, il faut se rappeler ici la parole de Berryer, l'un des plus célèbres improvisateurs du barreau français : « *On n'improvise bien que ce à quoi l'on pense toujours !* »

Pour pouvoir, à l'exemple de l'évêque de Belley, *mourir avec élan, mourir par amour,* il est indispensable *d'avoir vécu avec élan, d'avoir vécu par amour !*

L. CRISTIANI.

P. S. — Nous avons dit (2 déc. 1954, p. 712) que le Bienheureux Moye naquit à Cutting, aujourd'hui du diocèse de Nancy ; on nous signale que cette paroisse est bel et bien, aujourd'hui comme autrefois, du diocèse de Metz.

LITURGIE

Q. — 1° Dans notre paroisse, les enterrements ont lieu presque toujours l'après-midi. Dans ce cas, nous avons, le lendemain matin, en général, une messe basse dite « d'enterrement ».

Quel formulaire prendre pour cette messe ?

Quels jours peut-elle être célébrée ?

2° On nous demande souvent des services anniversaires, comprenant une messe chantée, avec un décalage de quelques jours par rapport à l'anniversaire précis de la mort ou de l'inhumation :

Quel formulaire prendre pour cette messe ?

Quels jours peut-elle être célébrée ?

R. — Ad I. Régulièrement la *messe des funérailles* n'est privilégiée que « *corpore præsente* ». Cependant le corps peut être absent ou déjà inhumé pour une cause raisonnable (cf. Stercky, tome I, n° 473, 2°, 1, p. 445). Il semble que la *coutume* ancienne de célébrer les enterrements l'après-midi, — coutume qui existe dans de nombreuses paroisses bretonnes, et qui s'explique vraisemblablement par des raisons sérieuses, — constitue un motif suffisant pour considérer la messe célébrée le lendemain des funérailles comme une messe de funérailles « *cum corpore quasi præsente* ». Elle jouit donc des privilèges de la messe des funérailles. C'est la messe in die obitus seu depositionis. Elle est permise aux jours où sont permises les messes de funérailles (voyez votre ordo diocésain, ou Stercky, tome I, n° 475, 2°, p. 445-446).

Toutefois cette messe doit régulièrement être une messe *chantée,* sauf quand il s'agit d'une messe « *pro paupere* ». Il se peut que votre diocèse possède un Indult à ce sujet.

Il faut aussi remarquer le décret de la S.R.C. du 1er mai 1942 (cf *Ami du Clergé,* 25 mai 1950) qui déclare qu'on ne peut dépasser le 2e *jour après l'inhumation,* contrairement à ce que disaient les auteurs (par ex. Stercky, I, n° 474, 2°, p. 445 et aussi l'*Ami du Cl.*), sauf quand l'empêchement provient d'une rubrique (Addit. III, 4, 12). Par ex., à cause du Triduum sanctum, on peut renvoyer une messe de funérailles au 1er jour libre, id. au lundi de Pâques.

Sinon, on pourrait dire la messe in die obitus, mais seulement avec les privilèges de la messe dite « *opportuniore die post acceptum mortis nuntium* », laquelle n'est permise que les 3e, 7e, 30e jours post obitum seu post depositionem ou au jour anniversaire (Addit. III, 6 ; *Ami du Clergé,* 1950, p. 127).

Ad II. — Pour la messe CHANTÉE d'anniversaire (soit du jour de la mort, soit du jour de l'inhumation, l'anniversaire peut s'entendre dans un *sens large* ; cf. Stercky, I, n° 480 et 481). Il semble donc qu'un décalage de quelques jours ne fait pas perdre à cette messe ses privilèges.

On doit évidemment prendre la messe in anniversario.

Elle est défendue le dimanche, les fêtes de précepte même supprimées, le jour de la commémoraison de tous les fidèles défunts, les doubles de 1re ou 2e classe même transférés, les féries, vigiles et octaves *privilégiées.* (Addit., III, 7). Mais de nombreux diocèses possèdent des *Indults.*

Votre ordo ne comporte-t-il pas un tableau commode indiquant les jours où sont permises ou prohibées les messes de *requiem* ?

Q. — 1. Pour la procession de la Fête-Dieu, les prêtres doivent-ils porter *tous* les ornements de la sainte Messe, ou faut-il qu'ils suppriment le manipule ?

2. Est-il d'*obligation*, pendant l'exposition solennelle du Saint-Sacrement, de mettre un conopée *devant*, lorsque le prêtre et les fidèles s'asseoient pendant les Vêpres et la messe chantée ? Ou peut-on laisser l'ostensoir découvert ?

3. Comme certains curés, pendant la procession du Saint-Sacrement en la Fête-Dieu, mettent des fillettes en blanc pour jeter des fleurs devant le Saint-Sacrement entre la croix du clergé et les enfants de chœur qui encensent pendant que le clergé les encadrent, puis-je savoir, s'il y a quelque décret, que j'ignore, qui permette cela ?

R. — Ad I. On ne porte le manipule QUE *pendant la messe,* à l'exclusion de toute autre cérémonie, *même quand* celle-ci précède ou suit *immédiatement* la messe. Cf. Stercky, tome I, p. 83, n° 81, 3°. Ainsi le célébrant en chasuble qui expose le Saint-Sacrement avant la messe ne prend le manipule *qu'après* l'exposition.

Ad II. — Question bizarre ! Le mot « conopée » est absolument impropre. Il s'agit d'un voile rectangulaire fixé à une hampe, comme une bannière,

que l'on place devant le Saint-Sacrement solennellement exposé dans l'ostensoir et sur un trône, UNIQUEMENT PENDANT UNE PRÉDICATION. Les auteurs un peu anciens disaient que c'était de *haute convenance,* pour éviter toute irrévérence, les fidèles se tournant vers la chaire (par ex. voir Cavalieri, tome IV, c. VII, décr. XXIX, n° 9, p. 77). Mais c'est depuis longtemps devenu *obligatoire*.

Cf. S.R.C. 21 décembre 1849 :

« Convient-il de cacher le T. S. Sacrement exposé par un voile, même quand le célébrant prononce le sermon de l'autel, les fidèles demeurant donc tournés vers l'autel ? DEBERE, *juxta universalem praxim.*

3728, 10 mai 1890 :

« Peut-on tolérer la coutume de célébrer la messe devant le T. S. Sacrement exposé et de faire un sermon... ? *Affirmative, apposito tamen velamine ante SSmam Eucharistiam,* DUM HABETUR CONCIO.

Ad III. — 1. Personne ne peut marcher *entre* le clergé et la croix du clergé, pas même les confréries (S.R.C., 4188). Voir *Ami du Cl.* du 28 juillet 1949, p. 479.

2. Il est laissé au jugement de l'Ordinaire d'admettre aux processions du Saint - Sacrement des enfants parés en anges, portant ou répandant des fleurs, de l'encens, des raisins, des épis de blé devant le Saint-Sacrement, mais en se conformant à ce qui est dit *supra* (a) (S.R.C., 3324, 3935, ad 1). Cf. *Ami du Clergé,* 17 août 1950, p. 525, 1re col, 2°.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

John WU. — **Par-delà l'Est et l'Ouest.** — In-8 de 272 p., 600 fr. — Paris, Casterman, 1954.

Ce livre, traduit de l'anglais par Franz Weyergans, est une autobiographie destinée à raconter l'action de la Providence dans la vie de son auteur. John Wu, fils d'un banquier chinois, naquit en 1899. Pendant ses études de Droit à Shanghaï, il se convertit au méthodisme. Il continua sa formation dans diverses universités occidentales, d'Amérique, d'Angleterre, de France, d'Allemagne. Il oublia très vite son christianisme. De retour en Chine, il exerça brillamment diverses charges dans la magistrature et au barreau, et se fit un nom dans les milieux littéraires pour ses articles en langue anglaise et ses poésies chinoises. Ses succès de fortune furent accompagnés, de 1930 à 1937, d'écarts de conduite individuelle, source de tristesse et de désespoir. Diverses lectures (Bible, Dante, Papini, Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, Newman) amenèrent sa conversion au catholicisme, une conversion totale, durable, qui fit de lui un apôtre. Prisonnier des Japonais, il parvint à s'enfuir avec sa femme et ses douze enfants. Chang-Kaï-Chek lui fit traduire les psaumes et le Nouveau Testament en Chinois, travail universellement admiré. Puis il en fit son délégué à l'O.N.U. et son ambassadeur au Vatican. En 1951, date de la rédaction de son autobiographie, il était professeur à l'Université des îles Hawaï.

Ces pages présentent un multiple intérêt : littéraire, psychologique, anecdotique, exotique, philosophique, spirituel et apologétique. Nul doute qu'elles ne soient appelées à faire beaucoup de bien, en Occident et surtout en Orient, quand elles pourront y être lues. On y admirera à quel point le catholicisme le plus pu convient à merveille à l'âme chinoise. Voici un auteu remarquablement cultivé, qui est passé par le confu cianisme, le taoïsme, le bouddhisme, le protestantisme et qui démontre par toute sa vie fervente et son éru dition philosophique que seul le catholicisme renferm dans sa richesse infinie tout ce qu'on peut trouver - et bien au-delà — dans les autres religions. On tro verait difficilement en Orient une preuve vécue plu convaincante que le catholicisme romain n'est ni occi dental ni oriental, mais « par delà l'Est et l'Ouest » Plus d'une fois, en cours de lecture, on pense au Confessions de saint Augustin. Et on est ému par un dévotion mariale exceptionnelle. Tous les adultes seron intéressés et édifiés par ce récit.

Citons au moins quelques lignes : « Je dois à l vérité de dire que depuis ma conversion au Christ, m vie fut une fête perpétuelle, une fête dont je ne m suis jamais rassasié » (p. 16). « Avec le Christ la ma son est une préfigure du ciel. Sans le Christ c'est une préfigure de l'enfer » (p. 100). « Ai-je perdu qu que ce soit en devenant catholique ? Absolument rie Au contraire, j'ai gagné le Christ, et en gagnant l Christ, j'ai tout gagné » (p. 267).

Raymond VANCOURT. — **La phénoménologie e la foi.** — 18 × 11,5 de 126 pages, 280 fr. — Paris Desclée, 1953.

Le pemier chapitre de ce petit ouvrage contient e une quarantaine de pages un exposé à la fois compr hensif et critique de la phénoménologie. Nous en co seillons volontiers la lecture à quiconque désire êt renseigné sur cette attitude philosophique dont l'amb guïté et les insuffisances sont ici bien mises en reli et que seule peut lever une philosophie de l'être.

Dans les deuxième et troisième chapitres l'auteu examine ce que serait une phénoménologie de la re gion et de la foi. Capable de souligner heureuseme certains aspects, elle fait très vite l'expérience de s limites ; et si, mal comprise, elle risque d'anéant l'intériorité humaine, elle s'avère également incapab de résoudre les problèmes de valeur qui se posent a cours et même au début de son analyse. « La descri tion phénoménologique aura besoin pour ne pas s'ég rer de s'appuyer sur la vérité religieuse assurée p ailleurs. »

J. LEVIE, S. J. — **L'évangile araméen de S. Ma thieu est-il la source de l'évangile de S. Marc** — In-8 de 64 p. — Paris, Casterman, 1954.

Ce volume est un tiré à part des articles très fouil que le P. Levie, professeur d'Ecriture Sainte au Col'è théologique de Louvain, a publié en 1954 pour co battre la thèse essentielle adoptée par M. Vagan dans son ouvrage : *Le problème synoptique* (Cf. *An* 1954, p. 373-375). Le savant auteur maintient la prior de Marc par rapport à Mt. et à Luc, ces derni dépendant de lui comme de leur source. Les exégè seront heureux de posséder dans un livret maniable d pages qui montrent bien les difficultés que recèle to jours la question synoptique ; et nous croyons q M. Vaganay ne se plaindra pas d'une argumenta aussi pénétrante, puisqu'il avait modestement proposé s propre point de vue comme une hypothèse de trava

IMPRIMATUR

Lingonis, die 4 januarii 1954

G.. MICHEL, *vic. gen*

Le gérant : A. BORDET

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Cle*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)